



Bibl. cant. VS Kantonsbibl.



1010021047

TA 157



PAUL DE CHASTONAY

Le Cardinal SCHINER

Adaptation française d'André Favre



Librairie de l'Université
F. ROUGE & C^{ie} S. A.
LAUSANNE

LIBRAIRIE-PAPETERIE
AMACKER
SIERRE





948

LE CARDINAL SCHINER

Traduction autorisée de l'ouvrage :
P. de Chastonay : Kardinal Schiner.
(Räber & Cie, Lucerne.)

Tous droits réservés pour tous pays.





Mathieu Schiner.

(Collection Paul Giotto du «Museum Giovianum».)

PAUL DE CHASTONAY

Le Cardinal
SCHINER

Adaptation française
d'ANDRÉ FAVRE

Librairie de l'Université
F. ROUGE & C^{ie} S. A.
LAUSANNE



157

(1942)

TABLE DES ILLUSTRATIONS

	Pages
1. Mathieu Schiner, tiré du „Museum Jo- vianum“, collection de portraits contem- porains de Paul Giovio . . . Frontispice	
2. Le hameau de Mühlebach	17
3. Mathieu Schiner devient évêque de Sion, d'après la chronique lucernoise illustrée de Diebold Schilling	33
4. La famille de Georges Supersaxo. Exté- rieur du rétable de l'Autel Sainte-Anne à Glis	49
5. La bataille de Marignan	65
6. Sion à l'époque de Schiner (d'après Merian)	81

Introduction.

En traduisant la brochure allemande du professeur Paul de Chastonay, nous nous sommes proposé de combler une lacune assez difficile à expliquer. Pour commémorer le quatrième centenaire de Schiner, les deux Sociétés d'Histoire du Valais publièrent en 1923 une plaquette de documents relatifs à la biographie du cardinal, avec une introduction de Gonzague de Reynold qui disait entre autres :

« Le cardinal Mathieu Schiner fut un des hommes les plus complets auxquels la Suisse ait donné naissance. Non pas seulement un homme de guerre, mais d'abord un grand diplomate. Non pas seulement un grand diplomate, mais un grand homme d'Etat : c'est-à-dire ce qu'il y a de plus rare, plus rare encore en vérité, qu'un savant ou un poète, ou un artiste de génie. »

Et cependant il n'existe encore, à notre connaissance, aucune étude française qui mette en lumière les vraies dimensions de cette aventure prodigieuse. Nous croyons donc faire œuvre utile, en traduisant, fort librement d'ailleurs, la biographie du professeur de Chastonay. En plein accord avec l'auteur, nous insistons davantage, dans notre transposition, sur quelques faits assez connus sans doute du lecteur allemand, mais trop concis ou résumés pour un public français. Nous avons en outre essayé de retracer, d'une manière moins rapide, l'unité de la vie et du caractère de Schiner « humaniste, diplomate et chef de bataille, homme d'une idée politique », résolu à « donner aux Suisses la conscience qu'ils étaient une grande puissance en devenir. S'il a échoué, ce n'est point de sa faute, car il possédait assez de génie, d'énergie, de volonté pour réussir ».

En évoquant, avec toute la sympathie qu'il fallait, cette idée-force du grand cardinal, nous voudrions éviter tout malentendu et prévenir la tendance, qu'on pourrait nous attribuer, de projeter sur le passé nos sentiments actuels. Les intérêts et les circonstances peuvent faire osciller, d'une généra-

tion à l'autre, le jeu des sympathies internationales, indépendamment des affinités culturelles, linguistiques ou raciales. Ainsi, au temps de Schiner, les dizains inférieurs du Valais, quoique plus proches de la France, sympathisaient avec le cardinal dans sa lutte contre la suprématie française, tandis que les dizains supérieurs, entièrement germaniques, appuyaient Supersaxo, ami de la France et adversaire de l'Empire. Nous nous sommes de même appliqué à comprendre l'opposition de Schiner à la France et de juger l'inspiration et l'œuvre de sa vie, sans tenir compte de préoccupations actuelles, qui (est-il besoin de le dire ?) doivent se situer à des niveaux bien différents. Ignorant d'ailleurs, faute de recul historique, quelle est exactement l'orientation de la mentalité suisse actuelle, nous serions bien mal placé pour juger Schiner en fonction d'un idéal politique contemporain quelconque.

La grande entreprise à laquelle le cardinal valaisan consacra sa vie au début du XVI^{me} siècle est assez loin de nous pour ne plus troubler notre sérénité. Rien ne serait moins historique que de permettre à nos préférences subjectives de nous fausser le

regard sur des événements et des hommes qui ne peuvent se mesurer qu'à eux-mêmes.

L'histoire, quoi qu'on en dise, ne recommence jamais. Il est bon de le rappeler pour ne pas méconnaître la personnalité exceptionnelle de Schiner. « La marque de Schiner, parmi tous les héros de la Suisse ancienne et nouvelle, c'est d'avoir été le seul à concevoir, et à réaliser partiellement, une grande politique, une politique européenne ». (Ibid.)

Anniviers, le 8 novembre 1942.

André FAVRE.

Le berger de Conches.

Le Rhône s'éveille dans un berceau tranquille et spacieux. Avant de faire sa joyeuse entrée dans un pays de vergers et de vignes, il se prélasse en une conque fraîche, dans la verdure apaisante des sapins et des alpages.

C'est la vallée de Conches qui par le Grimsel et la Furka lorgne vers les pays alémaniques : le trait d'union qui relie le Valais solitaire au carrefour européen du Gothard. Le Gothard a été solennellement défini comme le gardien des frontières et des passages, comme la haute coupole d'un observatoire qui enregistre les courants du monde latin et du monde germanique, qui contrôle les échanges entre le Nord et le Sud.

Aux points cardinaux de ce massif étonnamment fécond jaillissent des fleuves qui s'en vont à l'aventure, par les chemins de

leur choix, vers des mers opposées : la mer du Nord, l'Adriatique, la Méditerranée.

Le Rhône adolescent se distingue par un entêtement et un esprit personnel plus marqué. Il va droit devant lui, avec l'indépendance et la franchise qui caractérisent l'enfant de Conches. Il y a plus d'un siècle, un voyageur allemand reconnaissait aux Conchards des qualités, qui aujourd'hui cadraient mal avec un ordre nouveau : « Dans cette contrée du Valais habite un petit peuple indépendant, resté pur, indomptable, dont le caractère a quelque chose de fier et d'inflexible. »

Cet esprit combatif des gens de Conches, le duc Berthold V de Zähringen put déjà l'expérimenter à ses dépens. Dans la campagne qu'il entreprit en 1211 contre le Valais, il subit à Ulrichen une sanglante défaite. Deux siècles plus tard, en 1419, les Bernois subirent encore, au même endroit, le même sort, pour avoir voulu se mêler aux guerres de Rarogne. Les Conchards se sont toujours lancés joyeusement dans des aventures guerrières.

C'est un petit peuple hardi.

Il y a longtemps qu'ils se sont risqués sur

les hauts passages des montagnes, avec femmes et enfants, pour aller s'installer dans des pays étrangers, jusque dans les vallées du Sud, autour de Bosco-Gurin, Pomatt, d'où ils ont essaimé dans toutes les directions.

A quoi faut-il attribuer ce trait héroïque de leur caractère ? — Ils ont « cela » dans le sang. Le sang des Conchards présente un mélange aussi riche que varié. Il évoque les Ubériens, peuplade lépontique, premiers habitants connus dans cette vallée. Il rappelle les Romains, les Francs, les Burgondes qui pénétrèrent au cours des siècles dans la région, jusqu'au jour où les Alémanes, venus sans doute par le Grimsel, s'établirent définitivement aux IX^{me} et X^{me} siècles et complétèrent l'alliage... Preuve manifeste que l'unité de race n'est pas indispensable à la valeur d'un peuple.

Il y a cinq cents ans, Ernen était le chef-lieu de la vallée de Conches. Le pittoresque de cette minuscule capitale impressionnait déjà le chroniqueur suisse Strumpf. On y admire encore aujourd'hui une vieille maison décorée d'antiques fresques, où l'on

reconnaît avec quelque peine la pomme, le chapeau du bailli sur une perche et la seconde flèche qui inquiétait le cœur de l'Autrichien ; la vénérable maison communale, où jadis le sort du pays se décidait avec force discours et verres de muscat.

On y montre aussi les piliers à moitié démolis de la potence, à laquelle plus d'un malandrin et plus d'un malchanceux attachait le fil de son existence. La pendaison d'ailleurs n'était pas un honneur accessible à tout le monde. Les voisins jaloux racontent qu'au moment de l'exécution d'un ouvrier d'outre-Rhin les habitants d'Ernen s'empressèrent de protester : « La potence est pour nous et pour nos descendants, et non pour ces vauriens d'étrangers. »

Dans le voisinage immédiat d'Ernen, on trouve le petit hameau de Mühlebach. C'est là qu'est né le grand prince d'Eglise et homme d'Etat européen, le cardinal Mathieu Schiner.

Mais par bonheur, il n'est pas venu au monde avec un chapeau rouge sur la tête. Il fut d'abord un enfant de la montagne, un petit berger.



Le hameau de Mühlebach.

(Photo E. Giger, Adelboden.)

Mathieu Schiner fut un gamin valaisan comme beaucoup d'autres. A le voir, nul n'aurait pu croire qu'on se souviendrait encore de lui après plus de quatre cents ans.

Il vit pour la première fois la lumière de ce monde troublé, mais pourtant si beau, vers l'an 1465, dans une maison où la solidité l'emportait sur l'élégance. Le père, menuisier très estimé, avait la main robuste et ferme. La mère était une pieuse montagnarde qui sur le berceau de son poupon rêvait comme rêvent toutes les mères.

Le gamin grandit vite. Il n'attendit sans doute pas longtemps pour manifester, dans sa nombreuse famille et au milieu de ses camarades, la fougue de son tempérament, le besoin de commander et d'imposer la force de ses muscles et de sa voix. Les témoignages, toujours suspects, des ennemis personnels de Schiner ne manquent cependant pas de vraisemblance, quand ils nous évoquent son adolescence particulièrement agitée et turbulente. Entre ses escapades, et sans doute aussi quelques fredaines, le berger vigoureux et remuant se demandait parfois ce que les gens pouvaient bien faire de l'autre côté des montagnes, et si le reste

du monde était aussi intéressant que le beau pays de Conches.

La Providence avait été pleine de prévenances à l'égard de ce jeune luron. Elle lui avait donné un oncle. Et cet oncle était curé, d'abord auxiliaire, puis curé en titre d'Ernen. C'est le désir légitime de tous les oncles-curés de faire étudier leurs neveux. Ainsi l'entreprenant neveu de notre curé se mit à l'étude. Il étudiait, tandis que ses vaches grasses et mouchetées broutaient l'herbe de la pente, s'interrompant sans doute parfois pour harceler de ses taquineries sa compagne pastourelle, Greti, qui en garde un souvenir plein de fiel. Il étudiait au bord du Rhône pressé de partir plus loin, bien loin, à la conquête du pays où l'on parle français. Son esprit éveillé et rapide suivait tout le parcours du fleuve qu'il voyait grandir sous ses yeux. Son horizon s'élargissait et inconsciemment ses pensées et ses désirs immenses s'envolaient vers les lointains.

Quand l'oncle fut au bout de son latin, il envoya son neveu, intelligent et plein de promesses, à l'école de Sion. L'école capitulaire, dont les traces remontent jusqu'au IX^{me} siècle, était originairement destinée à

l'éducation du futur clergé. Plus tard, on y reçut aussi d'autres jeunes gens désireux de s'instruire. L'école avait passé peu à peu aux mains des laïques, mais l'évêque et les chanoines y exerçaient encore une influence prépondérante. Le chapitre comptait, à côté des membres originaires du pays, des étrangers cultivés, clercs humanistes, honorés parfois de grades universitaires. Les hôtes de marque, distingués par l'élévation de leur esprit, ont toujours été les bienvenus en Valais.

A la capitale, le jeune Conchard se trouva vite à l'aise. La bienveillance des chanoines du Haut-Valais lui était tout acquise. Il dut lever des yeux critiques sur les orgueilleux châteaux de Valère et de Tourbillon, et s'irriter de la magnificence peu démocratique du puissant prince-évêque qui, dans les cérémonies officielles, se faisait précéder de la croix et du glaive, symbole de sa dignité comtale et de son pouvoir suprême.

Nous ne savons pas tout ce que l'étudiant Mathieu Schiner a bien pu faire. Nous ne pouvons pas suivre l'écolier-chanteur de la légende partout où ses études errantes l'ont

mené. Nous savons si peu de choses sur ce qui s'est passé il y a quatre cents ans. Une chose est sûre : il a étudié dans le nord de l'Italie, à Côme, sur les rives du lac chanté par Manzoni. Il y apprend cette éloquence souple et puissante tout à la fois, qui lui rendra plus tard des services exceptionnels. Il s'habitue à la musique de l'italien qui lui viendra bien à point à Rome dans la suite. Mais, par-dessus tout, il se perfectionne dans la connaissance de la théologie et du droit canon. Celui-ci, comme la piété, est utile à tout. Et puis, il voulait savoir quel était son bon droit. Le jeune Valaisan avait énormément de talent, du jugement et une application inlassable. Il voulait arriver : cela est permis même à un fils de la montagne.

Les circonstances n'étaient guère propices à l'étude. Schiner était né en temps de guerre. Le bruit des batailles de Bourgogne entoure son enfance et sa jeunesse. Après les victoires de Grandson et de Morat en 1476, la Confédération fut secouée par cette crise aiguë dont Nicolas de Flue arrêta les suites les plus funestes. Le peuple avait été démoralisé par la longue durée de la guerre. Les puissances étrangères, l'Empereur, le

Pape, le roi de France, les ducs de Lorraine et de Milan s'efforçaient de recruter des contingents de troupes suisses, qui avaient fait leurs preuves. L'argent étranger entraînait à flot. Faute d'une direction supérieure et centrale, la conduite des affaires de la Confédération manquait de but et d'unité.

Il faut se rappeler qu'à cette époque les empereurs et les rois de France luttèrent pour l'hégémonie en Europe. Tirés des deux côtés, les Confédérés se détachent de plus en plus de l'Empire. Mais on les voit encore combattre sur les champs de bataille de Lombardie, où les Habsbourg et les Valois s'affrontent.

L'Italie, qui dominait alors sur le plan culturel, était en proie aux divisions politiques. Les petits États se cherchaient querelle et demandaient l'appui, tantôt de l'Empereur, tantôt du roi de France. Ceux-ci avaient ainsi de belles occasions de s'ingérer dans les affaires du pays. En réalité, c'était des puissances étrangères qui se combattaient sur le sol italien. Et les papes, qui étaient encore des souverains politiques, se voyaient entraînés dans ces conflits militaires.

Les Confédérés ne connaissaient encore

aucune neutralité, ni totale, ni différenciée. Leurs troupes de mercenaires étaient engagées par les belligérants. Ils éprouvaient, en outre, la nécessité d'une expansion territoriale. Pour protéger les passages des Alpes, ces grandes et importantes artères de communication, ils tenaient les yeux fixés sur Bellinzone, Locarno et Lugano. Aussi, tandis que Mathieu Schiner s'adonnait à ses paisibles études, les Uranais guerroyaient contre le duc de Milan, enveloppant les autres Confédérés dans le conflit. Les troupes confédérées contournaient la région de Côme. L'année 1478 vit la victoire des Suisses à Giornico. En 1479, la paix fut conclue. En 1481 Nicolas de Flue renouvelait ses appels à la concorde et à la modération.

En 1489 Schiner fut ordonné prêtre à Rome. Ce n'est pas par hasard que le neveu du curé d'Ernen recevait le sacerdoce à Rome. La sage prévoyance de l'oncle préparait l'avenir. Les grandes relations n'avaient pas moins d'importance autrefois que de nos jours.

A son arrivée sur les rives du Tibre, le jeune clerc ambitieux put contempler un étrange spectacle. Le Grand-Turc, prince

Tschan, fils du conquérant de la Rome byzantine, faisait justement une entrée grandiose dans la Ville éternelle et était reçu par Innocent VIII dans les appartements pontificaux. Le jeune montagnard de Conches n'avait jamais vu un tel déploiement de faste et de splendeur. Ce premier séjour romain devait laisser sur lui une empreinte ineffaçable.

Et maintenant il est temps de retourner dans sa petite patrie.



Le patriote.

Le jeune prêtre n'avait qu'un désir : se consacrer à l'apostolat. Il s'agit désormais de mettre en œuvre toutes les connaissances et le savoir-faire qu'il a acquis pendant ces longues années d'études. Il s'agit aussi de trouver un poste qui lui permette de vivre convenablement et de payer les dettes de ses études. La vallée de Conches ne lui offrait guère de situation.

Toutes les places de curés étaient occupées. Et ces Messieurs avaient la vie dure. On ne manquait pas de vicaires non plus ; en sorte que Schiner dut se contenter du modeste emploi de desservant d'un autel à Ernen. Le notariat lui-même, qu'on lui confia, ne rapportait pas grand'chose. En ce temps-là, Schiner tirait le diable par la queue et, comme beaucoup de Valaisans de toutes les époques, avait plus de soucis d'ar-

gent qu'il n'en aurait voulu. Hélas ! le souci des âmes va souvent de pair avec le souci d'argent !

Un secours inattendu vint le tirer de ces difficultés. Un compatriote d'Ernen, très haut placé, lui offrit un poste de secrétaire. Jörg auf der Flüe, Georges Supersaxo, était un homme puissant, châtelain de Mörel, de Brigue, d'Anniviers, grand banneret du dizain de Sion, greffier du tribunal, intelligent, cultivé, habile et entreprenant, mais avide d'honneur et d'argent. Fréquemment chargé de missions à l'étranger, il favorisa d'abord le parti de l'Empereur, du pape et de Milan, dont il recevait de magnifiques pensions, et distribuait l'argent à pleines mains dans son pauvre Valais.

Schiner entre comme secrétaire au service de Georges Supersaxo, au moment où celui-ci engageait la lutte contre le prince-évêque Jost de Silenen. Cet homme d'Eglise appartenait à une ancienne famille uranaise, qui possédait des biens très étendus. Ancien chanoine de Lucerne, prévôt de Beromünster, évêque de Grenoble, avec l'aide du roi de France, auquel il était entièrement dévoué, et sur la recommandation de Berne, il était devenu évêque de Sion. Il aimait la

guerre et cherchait à augmenter sa puissance par des conquêtes dans le Val d'Ossola. La défaite de Crevola, en 1487, souleva une grande indignation dans le peuple déjà indisposé contre son suzerain. Les intrigues habilement menées par Supersaxo exploitèrent ce mécontentement. Jost de Silenen jouissait de l'amitié et de la protection de la France, tandis que Supersaxo et Schiner soutenaient les Milanais et l'Empereur désireux d'enrayer la suprématie française. Les deux partis soutiraient des belligérants de riches subventions. La plaie des subventions ne date pas de notre époque. En ce temps-là, elles provoquaient déjà des rancunes implacables.

Ces intrigues valaisannes ont dans la vie de Schiner une signification plus haute. Il fait son apprentissage de la politique future. Il s'initie aux combinaisons, aux manœuvres, aux coups d'audace. Les études de la théologie et du droit, le séjour en Italie, ont développé sa subtilité et sa finesse de diplomate. L'agitation et la vie mouvementée de son pays stimulent son instinct de lutteur et son imagination créatrice. La grande idée de toute sa vie, l'opposition à

la France, prend corps à cette époque. Son coup d'œil s'arrête définitivement sur cette nécessité vitale pour son pays de maintenir le contrôle sur les passages des Alpes et, dans ce but aussi, d'assurer l'indépendance du Milanais.

A la Diète, les dizains du Haut se déclarèrent en faveur de Supersaxo, et se révoltèrent ouvertement contre le souverain francophile. Au printemps de 1496, un soulèvement populaire se déclencha à Ernen et descendit comme une avalanche de la vallée de Conches. Les rebelles se rassemblent autour de la mazze ; Supersaxo et Schiner les conduisent à Sion, où l'on emporte l'hésitation des autres dizains ; les châteaux de l'évêque sont pris d'assaut et le souverain obligé de démissionner, malgré la médiation des délégués des quatre pays confédérés, témoins de ces hauts faits.

Dès le lendemain, le 2 avril 1496, l'oncle-curé, Nicolas Schiner, était acclamé évêque de Sion. Au dire du chroniqueur Diebold Schilling, « il ne connaissait ni les lettres, ni le monde, mais était par ailleurs assez pieux ».

Le tempérament passionné des Valaisans

s'est arrogé de tous temps des privilèges. Mais il est des concessions que Sa Majesté la loi s'est toujours refusée à admettre. La déposition de Silenen et l'élection arbitraire de son successeur étaient des actes parfaitement illégaux, qui représentaient une grave atteinte aux droits de l'Eglise. Même à cette époque le fait accompli était incapable de créer un droit. L'évêque nouvellement élu et Supersaxo lui-même le savaient bien. Aussi Mathieu Schiner, qui venait d'être nommé curé d'Ernen, et dont la présence fut bientôt jugée utile au chapitre de Valère, se vit-il confier par son oncle et ses compatriotes la délicate mission de convaincre le Saint-Siège. Il avait un don remarquable pour traiter les questions ecclésiastiques et politiques. Sa finesse était bien à la hauteur de la diplomatie romaine. Il ne réussit évidemment pas à précipiter les décisions de la Curie, à la proverbiale lenteur. Mais il mena habilement les pourparlers à une conclusion favorable. Le 30 août 1498, Silenen est définitivement déposé et la nomination de son successeur comme évêque de Sion est solennellement confirmée.

Mais cet acte définitif ne devait pas durer plus d'un an. L'année suivante déjà, l'oncle

épiscopal renonçait à sa dignité, et — cela va de soi — en faveur de son neveu.

Le tenait-il pour le plus capable des candidats ? Ou bien obéissait-il au démon du népotisme ? Qui le dira jamais ? De toute façon, Supersaxo soutint la candidature de son ancien secrétaire, dont l'élection fut appuyée par la puissance de Berne, de Milan et de l'Empereur. La France seule combattait la nomination de son adversaire. Nouveau procès à Rome. Nouveau voyage de Mathieu qui devait cette fois-ci plaider *pro domo sua* devant la Curie. C'étaient des démarches très coûteuses. Le pauvre Valaisan était toujours à court d'argent. Il contracta de grosses dettes auprès de créanciers juifs spécialement tenaces. Son ami paternel et protecteur, Supersaxo, paya des milliers de ducats pour l'arracher aux griffes de ces vampires.

Finalement, après bien des soucis et des déboires, Mathieu Schiner fut reconnu évêque de Sion, le 20 septembre 1499. Au mois d'octobre, il reçut la consécration épiscopale à Rome, et en janvier 1500, il fit, à cheval, son entrée dans sa capitale. On était au tournant du siècle ; mais dans sa vie aussi c'était le tournant décisif.

Kine

L'évêque.

La charge épiscopale n'était pas, en ce temps-là, une sinécure. Sur le plan ecclésiastique la situation n'avait rien de reluisant. On se trouvait à la veille du grand bouleversement de la Réforme, qui fut provoquée, en partie, par l'anarchie spirituelle de cette époque.

Le jeune évêque était à la hauteur de sa tâche. Ses amis de Berne disaient que «c'était juste l'homme qu'il fallait pour mâter les têtes carrées des Haut-Valaisans et pour ramener ces gens à la raison». Ses compatriotes étaient des fanatiques de la liberté. Pour gagner leur consentement à son élévation à l'épiscopat, il lui fallut passer par une petite capitulation : il leur accorda que la validité de l'élection dépendrait de son acceptation par les dizains. Mais il n'alla pas plus loin. Au lendemain de son élection, il écrivait à Supersaxo qu'il ne voulait se lier par aucun

engagement à diminuer les libertés de l'Eglise en faveur du peuple.

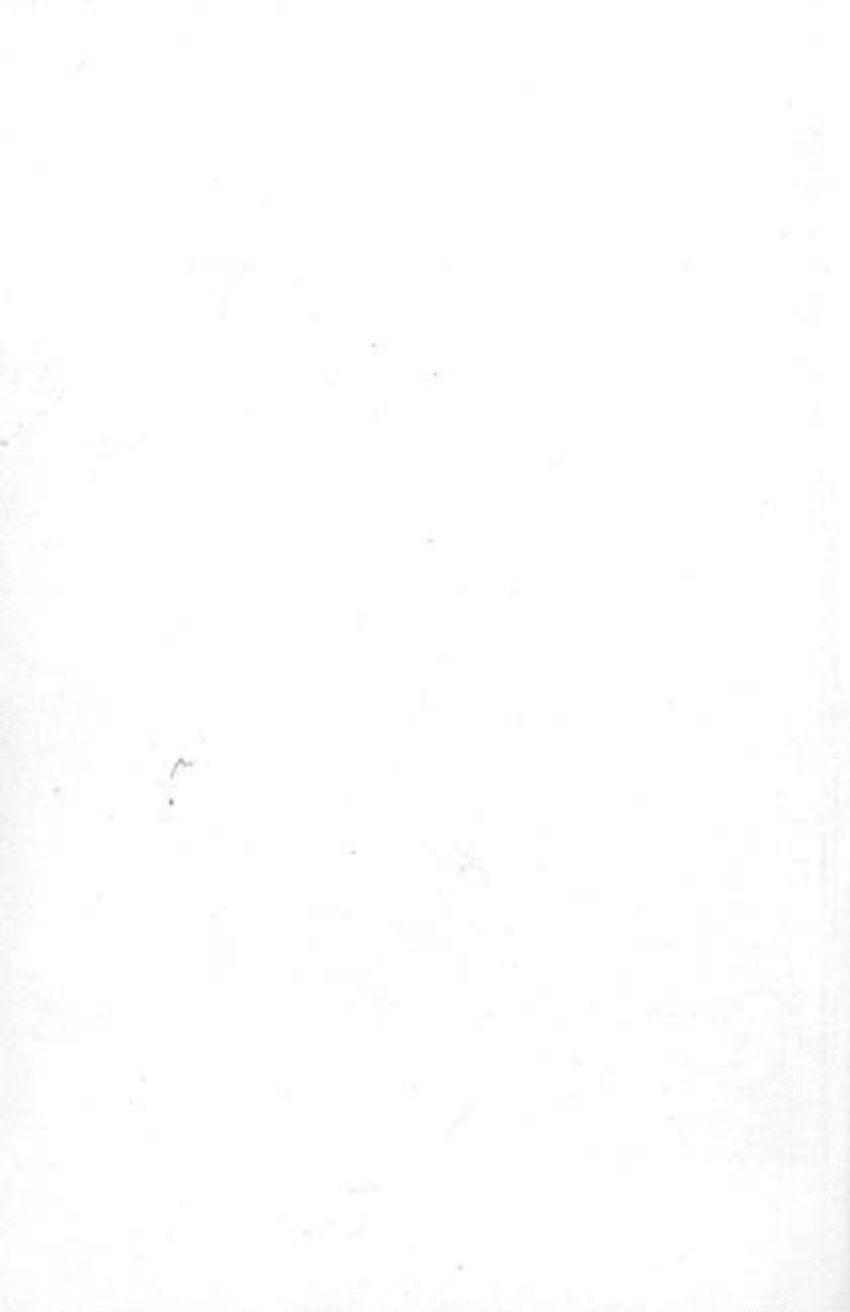
Il s'était muni à Rome de deux brefs protecteurs des droits de l'Eglise. Le premier mettait un frein aux convoitises de ses compatriotes, qui au cours du XV^{me} siècle avaient accaparé plusieurs domaines épiscopaux. Le second devait supprimer les menées révolutionnaires et les désordres auxquels le jugement populaire de la mazze avait trop souvent recours. La mazze était devenue depuis les guerres de Rarogne le symbole du soulèvement populaire. A l'origine, c'était une bannière représentant une chienne avec ses petits. Plus tard, on en fit une masse d'armes terminée par une tête grossièrement taillée, chevelue et barbue à souhait. Schiner avait lui-même couru à la suite de la mazze contre Jost de Silenen, et il connaissait bien le pouvoir magique de ce signal révolutionnaire. Il devait bientôt expérimenter à ses dépens combien ces usages populaires sont difficiles à extirper.

L'évêque Mathieu prit résolument la houlette en main. Il était énergique et savait ce qu'il voulait. Nul ne contestait ses capacités, la solidité de sa doctrine, son habileté dans



Mathieu Schiner devient évêque de Sion.

(Bibliothèque communale. Lucerne.)



les affaires et la force de son éloquence. Son attitude religieuse personnelle reste hors de soupçon. Il était fidèle à la foi héréditaire et il s'appliqua sérieusement à combattre l'ignorance dans le peuple et le clergé, et à stimuler la pratique religieuse. Il ne fut sans doute pas à l'abri de tout reproche avant son élévation à l'épiscopat. Le jeune secrétaire de Supersaxo, le clerc brillant qui s'était assimilé les idées faciles de la Renaissance, en prit d'abord à son aise avec la discipline ecclésiastique. De cette époque agitée, nous connaissons trois enfants de Schiner : deux filles bien «casées» plus tard et un fils qui servira l'Empereur pendant vingt ans. Les contemporains, sans doute plus habitués que nous à cette licence, ne semblent pas lui avoir tenu grief de ces aventures. Un jour, ses ennemis, peu délicats dans le choix des moyens, inventeront de toutes pièces, pour le diffamer, des ignominies impossibles, mais jugeront inutile de revenir sur ces écarts de jeunesse.

Devenu évêque, sa conduite morale fut à la hauteur de sa tâche. Par sa parole et ses lettres, il insistait sur les bonnes mœurs, la tempérance, l'obéissance, la sanctification du dimanche, l'accomplissement du devoir

ce qu'il a fait et fait qu'évêque³

pascal et la dignité dans la célébration des offices divins. Il confia à de jeunes forces des emplois et des dignités importantes, il se mit à visiter les paroisses les plus éloignées de son diocèse et à fonder de nouveaux centres de vie paroissiale. Sous son pontificat, des églises s'érigèrent à Münster, Ernen, Naters, Glis, Saas, Grächen, Rarogne, Nierdergesteln, Bagnes et Vouvry. C'est à lui que le pays doit le chœur et une partie de l'église de Saint-Théodule, ainsi que l'achèvement de la cathédrale de Sion.

Les efforts de Schiner en faveur de l'éducation populaire sont dignes d'une mention spéciale. Suivant la tradition de ses prédécesseurs, il accordait de préférence les bénéfices du canonicat à des clercs pourvus de grades académiques. Nombreux sont les Valaisans qu'il envoya étudier dans les Hautes Ecoles de Fribourg en Brisgau, d'Heidelberg et de Cologne, de Bâle et de Berne. Il voua tous ses soins aux écoles indigènes, soutint généreusement la fondation de la première école allemande à Sion et s'ingénia à y attirer le meilleur corps professoral.

Cet évêque, jeune et entreprenant, attira bientôt sur lui les regards des Confédérés.

A une Diète fédérale de l'année 1501, à Zurich, il défendit vivement le projet visant à supprimer les pensions étrangères et interdisant tout engagement de mercenaires qui ne serait pas ratifié par les autorités. Sa proposition tendait à empêcher, disait-il, que « l'argent n'oblige les gens à se parjurer, les enfants à être vendus dès le sein de leur mère, le sang chrétien à couler à flots, et le pays à être privé de ses habitants ». On dirait que le sage prélat, qui venait de visiter la tombe de Nicolas de Flue, mesurait d'un premier regard tous les abus que le système des armées de mercenaires entraînait. Mais son initiative n'aboutit pas. L'argent a souvent plus de poids que la conscience. Et Schiner lui-même en viendra un jour à oublier ses propres principes.

Le procès de Jetzer à Berne (1508-1509) devait donner à son nom la pleine notoriété. On connaît l'histoire de ce dominicain, qui prétendait avoir vu des apparitions de la Sainte Vierge en son couvent de Berne, et s'était mis à menacer l'inconduite des Bernois des châtiments du ciel. Tout le monde se mêla de cette affaire : le clergé, les franciscains, les patriciens, le Grand Conseil,

adain
apix de
ave { l'évêque de Lausanne de qui relevait ce territoire ecclésiastique et enfin le Pape lui-même. Le Saint-Siège confia le jugement de cette cause délicate à un tribunal dont Schiner faisait partie. Celui-ci se signala par son sens juridique rigoureux et par son esprit de modération. Le discours qu'il adressa à l'accusé fit sensation. Il donna la mesure de l'éloquence de Schiner. L'aventure finit par la condamnation du visionnaire, ainsi que de quelques-uns de ses confrères trop crédules. Aujourd'hui, les historiens se disputent encore pour savoir si oui, ou non, il s'agit d'une erreur judiciaire. Nous serions heureux de pouvoir l'admettre.

R { Dans l'ensemble, il est permis d'affirmer que Schiner, spécialement pendant les premières années de son pontificat, a consciencieusement dirigé le troupeau dont il avait la garde. Mais il faut bien avouer que, plus tard, le souci d'autres charges et d'autres tâches, ainsi que les malheurs du temps, l'empêchèrent de se consacrer suffisamment à son diocèse. Tant il est vrai que nul ne peut servir deux maîtres.

Le seigneur.

Valais
A cette époque, l'évêque du Valais était aussi seigneur temporel. C'est toujours délicat de réunir en une seule main l'autorité religieuse et civile. Au début du moyen âge, c'était peut-être une nécessité. Parfois ce fut une bénédiction. Mais plus les peuples se divisent en nations, plus leur indépendance s'affirme et plus la situation des princes-évêques devient intenable. Les chefs spirituels se trouvent inévitablement engagés dans la politique et le courant des intrigues les emporte. Il faut se gagner des amis, et par cela même s'attirer des inimitiés. Le temporel menace sans cesse d'étouffer le spirituel. Il est difficile à l'esprit de subsister au milieu du monde.

Le nouveau prince-évêque en fit bien vite l'expérience. L'Europe, à cette époque, était divisée en deux groupes de puissances con-

au début Schiner

252
après le Valais
duites d'une part par le roi de France, de l'autre par l'Empereur. La pomme de discorde était le Milanais. En Suisse, les Confédérés, cela va sans dire, n'étaient pas tous du même avis. En Valais même, nous retrouvons les deux partis, qui, fidèles à la tradition, se livraient des luttes sanglantes. L'attitude de Schiner est nette et elle ne variera jamais. Il se place du côté de l'Empereur, non seulement dans un sentiment de fidélité à l'égard de son suzerain, mais avec la conviction de défendre les intérêts du pays menacé d'encerclement par la France.

Mais comme toujours, quand il s'agit de politique, les opinions étaient très partagées. Nous sommes en Valais. Certains regardaient avec admiration la France s'essayer à la suprématie européenne et attendaient du roi protection et avantages personnels.

A cela s'ajoute le fait que la situation juridique du prince-évêque du Valais était compliquée à souhait.

En 999, Rodolphe III, dernier roi de Haute-Bourgogne, resté sans enfant, fit cadeau

du comté du Valais, et de tous les droits et revenus en découlant, au savant évêque Hugues et à tous ses successeurs futurs sur le siège épiscopal de Sion. Ce prélat était un personnage très cultivé qui entretenait une correspondance érudite avec le célèbre moine de Saint-Gall, Notker ; il lui empruntait des livres et le chargeait de faire exécuter pour son compte des copies des œuvres de valeur. Par l'annexion du royaume de Haute-Bourgogne au Saint Empire romain de nation germanique, l'évêque de Sion devint prince d'empire, représentant de l'autorité impériale pour le pays s'étendant de la Furka au Trient, en aval de Martigny. Cet état de choses se maintint pendant quelques siècles, mais non sans de fréquentes disputes avec les ducs de Savoie et de Zähringen, dont l'appétit fut toujours vigoureux.

Mais les pires difficultés provenaient de la noblesse indigène qui, en devenant puissante, voulait montrer ce dont elle était capable, et se faisait menaçante. A partir des XIII^{me} et XIV^{me} siècles, les communes et les dizains prennent une part toujours plus active dans les destinées du pays, et, conséquence inévitable, les conflits de-

viennent de plus en plus fréquents avec l'autorité du suzerain.

Les dizains doivent probablement leur origine à la distribution topographique du pays et aux divisions administratives du diocèse. Les sujets du souverain épiscopal possédaient, à côté des biens relevant du fief, des propriétés communales qui consistaient en alpages, pâturages et forêts à l'usage commun. Chaque année, des réunions avaient lieu sous la présidence du vidame épiscopal pour discuter des intérêts communs. Ces communautés se distinguent dès l'origine par leur amour de l'indépendance. Ne parviennent-elles pas à obtenir de bon gré les libertés qu'elles désirent, elles les arrachent par la force. Pour chaque engagement militaire que les communes doivent à leur prince-évêque, elles réclament de nouvelles lettres de franchise. Or, Dieu sait si le seigneur avait de fréquentes occasions de demander le service militaire. Pour les communes, c'était chaque fois un pas en avant vers la complète liberté. En 1335, les dizains concluent entre eux un traité d'alliance offensive et défensive. Ils avaient bien promis de sauvegarder les droits de l'Eglise, mais on en vint assez vite à la lutte ouverte,

d'abord avec les employés épiscopaux trop fidèles à mettre en œuvre le pressoir des impôts, puis avec l'évêque en personne.

Ce serait cependant une erreur de croire qu'en ce temps-là il n'y avait en Valais que guerres et disputes. On signait aussi des traités de paix, des alliances solennelles, des ententes, des accords. En 1473, l'évêque et les dizains s'engagent avec Lucerne, Uri et Unterwald par un pacte de combourgeoisie ; en 1475, on voit apparaître même un traité d'alliance défensive perpétuelle avec Berne. Il s'agissait de garantir cette frontière pour pouvoir mieux se livrer à des guerres extérieures ou même intestines.

Au tournant du XV^{me} siècle, le mouvement démocratique avait fini par avoir gain de cause. Les dizains valaisans étaient devenus puissants. Ils entreprirent des campagnes sur le territoire de la Savoie, sur les rives orientales et méridionales du Léman, ils pénétrèrent jusqu'à Evian et dans le Val d'Abondance, y ramassèrent un important butin et provoquèrent de grands ravages. Lorsque les Bernois, en 1476, se précipitè-

rent au pillage des domaines savoyards du cher pays de Vaud, les Valaisans leur prêtèrent un concours précieux. Ils incendièrent avec un entrain tout fraternel la ville de Vevey. La même année, 8000 Valaisans prirent part à la bataille de Morat. En 1477, à Noël, l'assemblée générale des dizains décida, de sa propre autorité, d'incorporer au domaine du prince-évêque tout le Bas-Valais jusqu'à Saint-Maurice. Et dans la suite, en compensation du secours de leurs armes, les mêmes dizains arrachèrent à l'évêque Jost de Silenen l'administration des régions conquises. Ils installèrent à Saint-Maurice et plus tard à Monthey des baillis, qui ne sont pas tous morts en odeur de sainteté.

Telle était la température du pays dont Schiner devenait le souverain. Dès les premières années il se vit engagé dans d'importantes questions politiques.

En 1499, le roi de France Louis XII avait pénétré dans le nord de l'Italie et avait conquis la ville de Milan. Les Confédérés s'empressèrent au secours du duc Ludovic le More, mais furent contraints de rentrer bredouille. C'était un rude coup pour Schiner qui redoutait le voisinage de la France. Mais

Valais

la Savoie n'était pas moins inquiétante. Incapable de se résigner à la perte du Bas-Valais, elle intriguait tant qu'elle pouvait pour isoler complètement le Valais. Le jeune prince-évêque prévint ces manœuvres de l'adversaire en renouvelant l'alliance avec Berne et les trois cantons du centre.

Aux réunions de la Diète fédérale, Schiner prenait une part très active et donnait souvent des avis décisifs. Son éloquence séduisait et enlevait les résistances; elle réussit bien des fois à retourner d'un coup le vote de l'assemblée, où les obstinés ne manquaient pas. La causticité du spirituel évêque de Sion le faisait craindre. Mais ne songeons pas seulement aux surprises qu'il préparait à ses chers compatriotes et aux tours qu'il leur jouait. Il leur rendit des services signalés. Qu'il suffise de rappeler la paix d'Arona en 1503, dans laquelle il convainquit le roi de France de céder pour toujours Bellinzone et Blenio aux cantons de la Suisse centrale.

Comme prince d'Empire, il assista souvent aux Diètes (Reichstage), dans lesquelles on le recevait avec des égards particuliers. Il fut présent à la Diète de Constance,

qui dura du 2 mai au 25 juillet 1507. L'empereur Maximilien lui accorda des attentions peu ordinaires, lui fit cadeau de vases précieux, l'entretint à ses frais et ne le laissa rentrer chez lui qu'après l'avoir grandement honoré.

✕ Dans le gouvernement de son pays, Schiner se montra un souverain aux vues larges, aux idées magnanimes, trop magnanimes, peut-être, pour la petitesse des siens. Car, même en Valais, il est dangereux de voir grand. Schiner voyait grand, trop grand et trop loin pour ses contemporains. Il songeait, par exemple, à affranchir les baillages du Bas-Valais, de la Morge à Saint-Maurice. Il voulait en faire des dizains indépendants, avec les mêmes droits que ceux du Haut-Valais. Ce plan prophétique aurait épargné à son pays de longues difficultés et assuré la paix. Un exemple de la politique à tenir avec les minorités linguistiques. De plus, les traités d'amitié qui le liaient aux Confédérés ne lui suffisaient pas : il aurait voulu que le Valais fût partie de l'Alliance aux mêmes titres que les autres États confédérés. Ce n'est pas de sa faute si ces beaux projets ne purent se réaliser.

projets politiques

La sagesse de son gouvernement est attestée par ce qu'il a réalisé au point de vue législatif. Rentrant au pays après la paix de Dijon, dans la période pacifique de l'hiver 1513-1514, il créa un nouveau droit valaisan. Son intention était, nous dit-il, de corriger, de parfaire, d'harmoniser et de rédiger dans une forme limpide et concordante — *in luculentam et debitam consonantiam* — les antiques lois du pays. Car, avec le temps les dispositions légales étaient devenues très incertaines. Une partie de ces lois était tombée dans l'oubli, d'autres recevaient des interprétations divergentes ou étaient complètement ignorées. Il convoqua donc les hommes les plus sages de chaque dizain, et les gens qui jusqu'au bout des ongles — *ad unguem usque* — avaient la pratique des mœurs, des usages et des privilèges du pays. Il entreprit « par faveur divine cet ouvrage immense et laborieux et l'a mené à bien, ce pourquoi d'innombrables actions de grâces et de louanges doivent être adressées à N.S.J.Ch. ».

Les cent dix-sept articles des Statuts de Schiner, nous dit Jean Graven¹, concrétisè-

¹ Jean Graven : Essai sur l'évolution du droit pénal valaisan.

rent le droit valaisan en pleine phase d'évolution. Ce nouveau code est œuvre de maître et donne la mesure du génie de son auteur. « Admirable document de sa vigueur créatrice et de sa sollicitude à l'égard des siens. »

On ne peut en douter, Schiner se montra grand et bon prince pour son pays. Sous son gouvernement, le Valais prit une importance inattendue.

Diplomate et chef d'armée.

• Les grandes idées que Schiner voulait réaliser dans son pays (et au dehors) exigeaient la mise en branle de tous les moyens politiques et militaires. Le sort des armes était alors comme aujourd'hui d'une importance capitale. Mais les opérations militaires sont ordinairement précédées de mouvements diplomatiques. Schiner sera tout ensemble diplomate et chef d'armée.

Nous le rencontrerons désormais sur tous les champs de bataille des Confédérés dans le nord de l'Italie. Et dans toutes ces campagnes d'importance historique, il va bientôt jouer un rôle décisif.

Ce n'est pas la première fois qu'un Valaisan regarde du côté de l'Italie. Les Haut-Valaisans, par exemple, avaient déjà tenté maintes fois de contrôler le Val d'Ossola

afin d'assurer le libre passage du Simplon. Ils s'y étaient déjà battus avec les Milanais sous l'épiscopat de Jost de Silenen. Ils y avaient récolté maintes plaies et bosses. Mais voici que les Français s'en mêlaient et menaçaient de conquérir le nord de l'Italie. Il fallut s'unir aux anciens adversaires et au Pape, qui regardait la pénétration de la France comme un danger pour les Etats pontificaux et une mise sous tutelle de l'Eglise.

Le Siège de Pierre était alors occupé par un pape qui n'aimait pas à séparer le domaine ecclésiastique du domaine militaire. Il croyait de son devoir de protéger les biens spirituels avec des armes temporelles. La personnalité de Jules II était avant tout dominée par des préoccupations politiques. Ce vieillard conquérant était un chef militaire et un souverain dont les capacités dépassaient de très loin la moyenne. Un titan qui se distinguait par une immense énergie, un vouloir inflexible, une activité insatiable. Le surnom de « Il Terribile » qu'on lui donna caractérise bien ce qu'il y avait en lui de démesuré et la force prodigieuse qui l'animait. Il se trace comme programme



La famille de Georges Supersaxo.

(Photo Boissonnas, Genève.)

de rétablir, de fortifier et d'élargir la puissance de l'Etat pontifical.

puissance des Valaisans
 Mais pour écarter la mainmise de la France, Jules II dut faire appel à l'appui des Confédérés, encore avides d'aventures, et qui représentaient peut-être alors la première puissance militaire de l'Europe. Suivant qu'ils penchaient pour la France, pour le Pape ou l'Empereur, ils décidaient de l'équilibre européen. Les Suisses étaient déjà sous le charme de l'argent français. Il ne fallait rien moins qu'un magicien de la politique pour retourner les sympathies des Confédérés du côté du Pape. C'est Schiner qui opère ce changement de tableau.

congratuler les deux
 Jules II ne pouvait désirer un collaborateur plus conforme à ses vues, un caractère plus proche du sien. Schiner partage son aversion passionnée pour la politique française. Il est déjà convaincu de ce qu'il écrira un jour au roi d'Angleterre : « Il faut intervenir au plus vite, sinon l'orgueil incroyable, l'ambition illimitée du roi de France ne connaîtra plus de bornes. »

L'un et l'autre sont emportés, fiers et rapides, pleins d'audace, intuitifs, tendus tout entiers vers le même but : la grandeur de la papauté et l'unité chrétienne. Ils prêchent

violemment contre les Français comme s'il s'agissait d'une croisade contre les Musulmans et les Turcs. L'un et l'autre ne voient dans les difficultés qu'une occasion de se dépasser.

Mais reprenons la suite des événements.

En 1506, Schiner avait proposé au Pape une alliance avec les Confédérés. Sans résultat. L'influence de la France était encore trop forte en Suisse. En 1509, Schiner est appelé à Rome et rentre dans son pays avec le titre de légat du pape. A ce titre, il soumet aux XII Cantons et à son Etat du Valais un projet d'union avec le Saint-Siège. A la Diète de Lucerne, le 27 février 1510, il prononce un discours saisissant qui emporte du coup les résistances des Confédérés. Il faut avouer qu'en Valais les choses ne marchèrent pas si vite. Nul n'est prophète dans son pays, comme il devra le répéter tant de fois. Georges Supersaxo, son ancien chef dans la lutte contre les Français, avait changé de camp et avait réussi à convaincre ses compatriotes d'accepter l'alliance avec la France. Une lutte à la vie et à la mort s'engage

entre les deux anciens amis et frères d'armes. La mazze redescend du Haut-Valais soulevant les dizains supérieurs contre le comte-évêque. Après des peines infinies et grâce à l'entremise des Confédérés, les Haut-Valaisans finirent par sortir de leur entêtement. Ils y retomberont bientôt.

Pour parer aux plans de Louis XII, qui ne visait à rien moins qu'à un schisme et à la domination de l'Italie, Jules II conçoit le plan d'une campagne concentrique contre la France. Avec l'aide des Confédérés, les Français devaient être attaqués à la fois par le Pape, par le roi d'Aragon et par la république de Venise.

En 1510, une armée suisse franchit les Alpes en direction de Chiasso. Cette campagne de Chiasso finit bien mal. La campagne d'hiver qui suivit s'acheva encore plus misérablement. On voulait donner une preuve de résolution et de fidélité à l'alliance, mais l'expédition mal conduite fondit dans le désordre.

Schiner paya de son prestige ce malheur, auquel il ne pouvait mais. On lui reprocha tout particulièrement les soldes non payées. Dans son propre pays, Supersaxo

et ses partisans le contrariaient de toutes leurs forces. Schiner, déguisé en mendiant, s'enfuit par les montagnes des Grisons et du Tyrol à travers des pays ennemis, jusqu'à Venise, où il arrive après des aventures palpitantes. De Venise, Schiner s'en fut à Rome. Le Pape aurait pu laisser tomber son chargé d'affaires malchanceux, comme le fera plus d'une fois Léon X. Mais Jules II est d'une autre trempe.

Schiner, fugitif et vaincu, trouve le grand vieillard malade, accablé de soucis. Mais Jules II se redresse : « Contre le mal français, les meilleurs docteurs sont encore les Suisses. » Le Terrible s'engage à fond à la suite de Schiner. Il lui donne l'évêché de Novare et le chapeau de cardinal comme gage de fidélité présente et future. Bien plus, pour lui permettre de reparaître en bonne posture devant les Confédérés, il le leur renvoie avec le titre de légat pontifical, plein d'espoir que le personnage ainsi renouvelé sera capable de remonter le moral un peu versatile des Suisses.

Venu en mendiant, Schiner s'en retourne auréolé d'honneurs, chargé de pouvoirs spirituels et diplomatiques, abondamment

pourvu d'argent... Venise lui fait un accueil magnifique. Son éloquence irrésistible réussit à soulever l'enthousiasme des froids diplomates vénitiens. Il s'excusait habilement prétendant que « ce n'était pas bien l'affaire des Suisses de prononcer des discours politiques, mais plutôt d'exécuter des faits d'armes. Il ne se considérait que comme un barbare, mais était justifié par son intention de chasser d'autres barbares de l'Italie. Il comptait sur le secours financier de Venise, parce que, disait-il, le mal bien connu des Suisses ne pouvait être guéri que par de l'argent. »

Il rencontrait en même temps à Venise les envoyés des Cantons qui, eux aussi, furent incapables de résister à l'éclat tout nouveau et à l'éloquence toujours nouvelle du personnage. Ils entreprirent donc sous sa conduite la campagne de Pavie. Ce fut une rapide marche triomphale, qui conquiert les villes lombardes et surtout Milan, le 24 juillet 1512. Le duc Maximilien Sforza reprenait le Milanais. Quant aux Confédérés, l'expédition se chiffrait pour eux par un bel actif : ils entraient en possession de Mendrisio, de Lugano, de Locarno avec les deux vallées de la Maggia et d'Ossola.

Nous arrivons à un sommet de la vie de Schiner. Le petit berger de Mühlebach créé par l'empereur comte de Vigevano, reçu partout avec des honneurs princiers, devenait un chef de la politique européenne, un des premiers personnages de la chrétienté.

Le cas que les souverains font de Schiner désormais le marque comme une sorte d'arbitre international. Pour le roi de France, il compte plus qu'une armée. Il consentirait n'importe quel prix pour l'attirer dans son camp. Et l'ambassadeur anglais Pace dira de même un jour à son maître : « Soutenez Schiner, ou je ne répons plus de rien ».

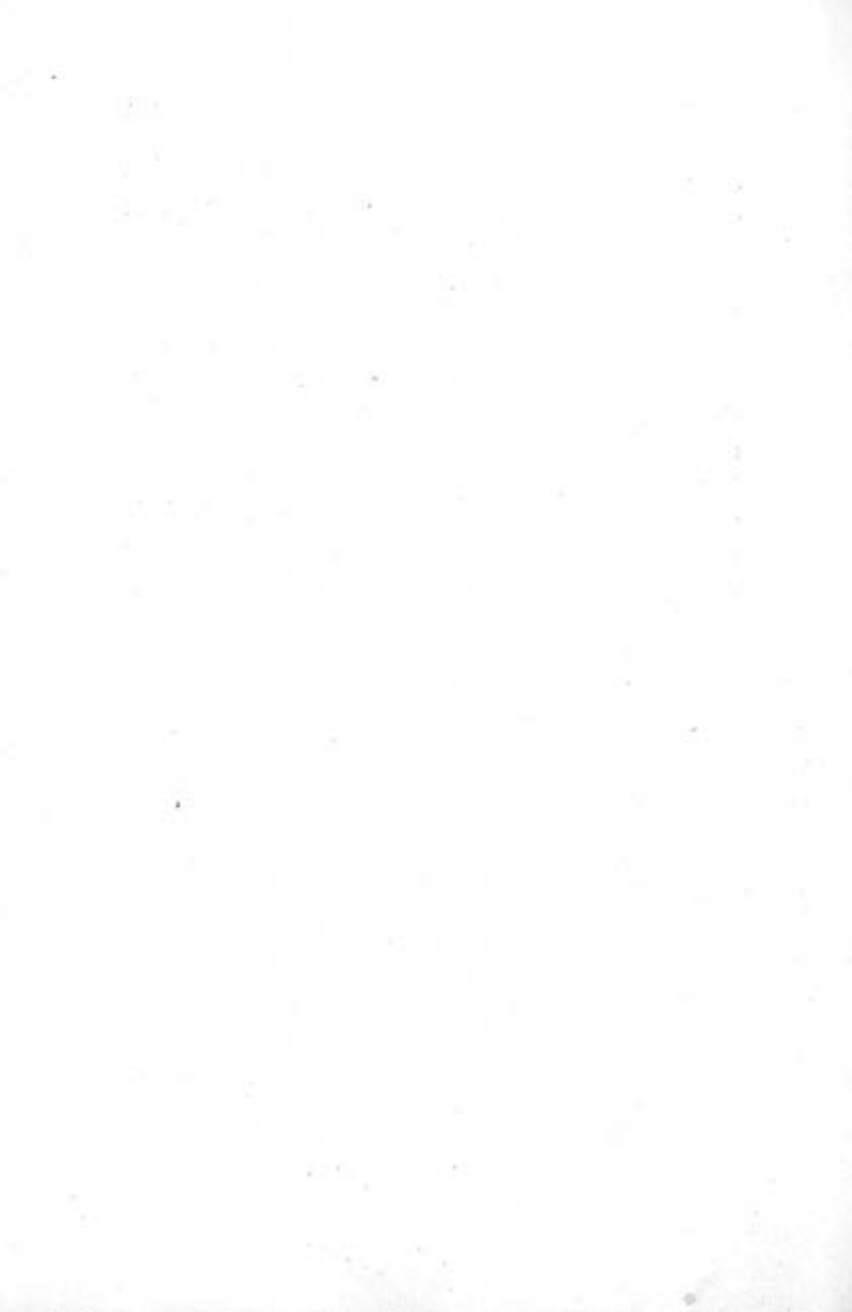
Le jeune cardinal entrevoit l'unique chance que la Suisse eut jamais de monter au rang de grande puissance. Il s'empresse de l'exploiter. Son activité politique s'étend désormais aux affaires de toute l'Europe. Il envisage aussitôt une première alliance avec l'Angleterre. Mais l'inertie et le désaccord des Suisses tiennent en échec ses vastes projets.

Le pape Jules II mourut trop tôt. Schiner se dépensa pour lui donner un successeur aussi nettement opposé à la France. Léon X semblait d'abord être l'homme qu'il fallait

actives

pour continuer la politique de Jules II. Schinner avait eu une part influente sur son élection. Dans les premiers temps, il jouissait auprès du nouveau Pape d'un crédit encore plus grand que sous Jules II. Léon X voulait le tenir près de lui, le logeant dans les « stanzas les plus gaies du palais apostolique », pour l'avoir toujours sous la main, et le cardinal de Sion veillait, pour lui, contre un retour offensif de la France. Car, entre le nouveau Pape et le nouveau roi de France, le jeune et remuant François I^{er}, la guerre ne pouvait manquer d'éclater.

chargeant de roi e ?



Schiner et François I^{er}.

Schiner et François I^{er}. Deux génies subtils et obstinés, deux adversaires dignes l'un de l'autre. L'un est le roi gentilhomme, tout élégance, courtoisie et distinction joyeuse. Il éblouit le somptueux Titien par son éclatante facilité. L'autre, le «barbaro accorto», le séduisant barbare, charme les Vénitiens et les membres du Conclave par la vivacité de son esprit et sa grande allure. Le Français, brillant et sûr de lui, résout les difficultés en se jouant, en plaisantant, par sa *gentilezza*, en accumulant les cadeaux. Tout en lui est ouvert, léger, souple et astucieux, dans sa physionomie, comme dans son gouvernement et sa politique. Le montagnard plus concentré et plus dur, au regard inflexible, aux lèvres passionnément volontaires, toujours en éveil, toujours prêt à prononcer des mots décisifs, des promesses ou des me-

naces magiques. Tête vigilante et bec menaçant de l'aigle qui défend son espace vital, au-dessus des royaumes de la terre.

Le jeune roi, « brillant enfant gâté », a reçu de la fortune des chances peu communes. Un royaume assez homogène et une monarchie dont l'unité est en avance sur toutes les autres. Il défend sa maison, l'hégémonie de son royaume en voie de devenir absolu.

Le cardinal n'est qu'un « self made man », un travailleur infatigable, qui ne doit rien qu'à son effort, qui doit payer de sa personne tout ce qu'il réussit et compenser par sa prudence, sa ténacité, son organisation et le jeu serré de sa diplomatie, les avantages dont son adversaire est abondamment pourvu.

Le cardinal de Sion ne défend pas un pays, une dynastie, mais une cause transcendante, trop haute pour se confondre avec de simples réalités nationales, économiques ou politiques, une cause qu'il ne peut identifier avec ses propres intérêts, la grande idée médiévale de l'unité chrétienne, pour laquelle les siècles de Grégoire VII, d'Innocent III ont lutté et dont il est sans doute avec Jules II le dernier grand représentant.

Resume

Pour comprendre son rôle, qu'on se représente ce qui serait advenu si François I^{er} n'avait pas rencontré Schiner sur son chemin. La France aurait alors fondé en Europe une suprématie plus incontestée que celle de Richelieu et de Louis XIV. Aucun obstacle n'arrêtait le jeune roi ambitieux. La résistance passive de l'Empereur, de Léon X et même du roi d'Angleterre ne comptait pas. Personne n'aurait réussi à ranimer et à synchroniser ces velléités de réaction.

Si François I^{er} n'avait pas rencontré Schiner sur sa route, il gagnait du premier coup la collaboration des Suisses. Et que n'aurait-il pas réalisé avec ce soutien dans l'Europe désorganisée de ce début du XVI^{me} siècle !

Mais le berger de Mühlebach s'est mis en travers de son chemin. La suprématie française ne lui promettait rien de bon, ni pour son pays, ni pour l'Eglise, ni pour la fédération des peuples européens. Et ce montagnard, parti de rien, tint en échec, par la seule force de son esprit et de sa parole, le roi le plus persévérant et le mieux placé pour rêver de domination universelle.

Schiner se dresse contre François I^{er} comme l'âme d'une coalition apparemment formidable, mais en réalité presque inconsis-

Generals
tante. Schiner est appuyé, soi-disant, par le Saint-Siège, par l'Autriche, l'Espagne, le duc de Milan. Mais il n'a ni autorité, ni commandement effectif, en face d'une monarchie nationaliste, disposant de la supériorité que donnent l'unité de vue, la concentration des pouvoirs, le libre emploi des forces disponibles.

Avec sa seule diplomatie, le cardinal doit coordonner deux groupes de forces disparates, les forces militaires des divers pays suisses et les forces financières et politiques des grandes puissances alliées. A peine a-t-il fait l'accord d'un côté, que tout est remis en cause de l'autre. Au sein des armées suisses, il faut sans cesse aplanir les différends qui séparent les troupes de la Suisse occidentale de celles de la Suisse primitive et de Zurich, les rivalités entre chefs, les querelles d'argent. L'autorité de Schiner sur tout ce monde est d'autant plus étonnante qu'il ne peut s'en remettre qu'à lui-même. La plupart de ses compatriotes valaisans, loin de le seconder, sabotent son œuvre.

Mais si la cohésion des Confédérés est déjà un problème fort délicat, combien plus difficile encore la tâche de concilier les gestes contradictoires de Léon X, avec les ca-

prices de Milan et l'incapacité hésitante de l'Empereur.

Le filet de la coalition avec laquelle Schiner essayait d'emprisonner l'impérialisme français n'avancait d'un côté que pour se défaire de l'autre. Comme un ambassadeur anglais le dira un jour à Schiner : « Le Pape se tait, l'Empereur parle trop, l'Angleterre se refuse à payer, le roi catholique fait la moue et cache son jeu, pendant que le roi de France rassasie d'argent les affamés. »

Entre temps, nous dit un humaniste contemporain, Pierre Martyr, « le cardinal de Sion peine, sue et se tourmente pour réunir les Suisses. Il court à cheval d'un côté et de l'autre. Il galope à la rencontre du vice-roi (Ferdinand d'Aragon) pour le presser de faire sa jonction avec les Confédérés, en lui promettant qu'à son arrivée ils cesseront leurs disputes. Nouveau Mercure, il vole et ne se repose pas un moment ».

Et quelle est sa chance, son unique atout ? Il ne peut recourir à aucun moyen violent pour obtenir l'adhésion. Il n'a jamais pu jouer avec cette arme si facile et si efficace pour un chef militaire : l'emploi de la force. On ne lui a pas obéi parce qu'on tremblait d'épouvante devant lui. Il ne peut

pas convaincre les récalcitrants par la terreur, méthode simpliste de tant d'aventuriers. Il lui faut user d'influences et de méthodes strictement démocratiques. Il en est réduit à prier, à expliquer, à persuader, à capter les bienveillances et les convoitises. Il accueille des contingents de troupes avec un bon repas, il est acclamé. La solde se fait-elle attendre, il est conspué. Il doit baisser pavillon, disparaître, pour revenir le lendemain devant les troupes, ou le conseil d'armée, avec une nouvelle idée, un nouvel espoir, de nouvelles promesses. Tout dépend de son prestige personnel. Il s'agit de se faire agréer, accepter, approuver.

Vrai ministre de la propagande, il est chargé de montrer le beau côté des événements, les perspectives encourageantes. Et il s'entend à découvrir des avantages même dans les situations les plus critiques. Une brouille des Confédérés avant Marignan provoque de nombreuses défections. Il s'en console et rassure les troupes fidèles : « Il vaut mieux se battre avec des troupes sûres ; nous ne devons plus craindre d'être trahis. » Contre toute prudence stratégique, on le force à reculer vers Pavie : « Tant mieux, les troupes y trouveront un bon ravitaillement. »

Les plans de campagne qu'il élabore n'ont jamais qu'une valeur de conseil, de proposition, de suggestion. Les capitaines suisses et alliés en prennent souvent à leur guise. C'est ainsi que la bataille de Marignan fut perdue d'avance, parce qu'aucune des précautions conseillées par le cardinal n'avait été prise. Son coup d'œil prévoyait le développement de la campagne : il insiste pour qu'aux premières nouvelles de la défection de Gênes on occupe cette tête de pont essentielle. Gênes servit bientôt de base de départ très favorable pour les opérations de François I^{er}. Cet avant-poste perdu, il restait la possibilité de se retrancher sur une position centrale, qui permettait de sauvegarder les communications des Suisses avec la péninsule et d'empêcher la jonction des Français avec Venise. Schiner ne fut pas écouté. Et c'est ainsi que, par l'aveuglement et les maladresses des alliés, il se vit forcé de se replier sur Marignan.

Tout n'était pas perdu. Il y avait encore moyen de vaincre l'armée française. Les Confédérés, enflammés par un pathétique discours de Schiner, le prouvèrent pen-

laiguan
 dant la première partie de la bataille. L'avantage penchait si bien de son côté, au soir du 13 septembre 1515, que le cardinal avait déjà lancé un bulletin de victoire à Rome. Mais, dit Gilg Tschudi, l'indiscipline des Confédérés pendant la nuit de la bataille et leur dispersion au matin leur coûta la victoire.

Quant à Schiner il attribue cet échec non à la supériorité de l'ennemi, mais à la mé-sentente des Confédérés eux-mêmes. Plus tard, quand on essaiera de lui faire endosser la responsabilité de ce malheur, il se lèvera fièrement, en pleine Diète, et menacera de révéler publiquement les noms des responsables. On n'osa pas l'y forcer. Entre eux, les Confédérés se contenteront d'incriminer les attermoiements du Pape et du vice-roi. Ce qui servira de prétexte à une volte-face peu honorable, dont la France profitera.

« Il nous faut combattre, écrira Schiner à Pace, contre l'or français, contre les écus de France, dont les Suisses sont extrêmement avides. » « Ils sont comme Thomas, dira-t-il à une autre occasion ; ils ne croient qu'à ce qu'ils peuvent toucher. » Et Trübmann regrette que « tout le monde ne cesse



La bataille de Marignan.

(Bibliothèque centrale, Zurich.)



de réclamer de l'argent à grands cris. On ne dit pas un mot de l'honneur et de l'affront reçu, pourvu qu'on reçoive de l'argent ».

La défaite de Marignan eut comme conséquence la prétendue « Paix perpétuelle » des Confédérés avec la France (1516). Le parti français eut désormais les mains libres en Suisse. Le prestige de Schiner subit une éclipse assez sombre. Mais l'échec de Marignan n'eut rien de définitif. L'activité de Schiner n'en fut point brisée. Loin de là. Il redouble d'efforts. Il rejoint l'Empereur à Innsbruck pour le persuader de continuer la lutte. Il élabore le projet d'une grande alliance entre l'Empereur, le roi d'Angleterre et le roi d'Espagne, à laquelle le Pape et les Confédérés ne manqueront pas de se rallier.

En 1516 déjà, il avait mis sur pied une nouvelle expédition contre l'Italie. Mais celle-ci n'aboutit pas. L'Empereur décourageait les meilleures volontés par ses hésitations et son incapacité militaire et financière. Sans doute, même quand il fera semblant de se rapprocher de la France, Maximilien n'aura pas un cheveu, ni une goutte de sang qui soit favorable aux Fran-

important
 çais ». Mais l'ambassadeur anglais Pace n'avait pas tout à fait tort quand il prononçait ce jugement féroce : « L'Empereur est un enfant. Il aurait besoin d'un tuteur et de conseillers. Ceux qu'il suit sont tout à fait corrompus et dissipent toutes ses ressources. Il est d'une légèreté et d'une inconstance désespérantes, et toujours occupé à mendier l'argent d'autrui. »

Pour rompre le charme de l'or français, le roi d'Angleterre seul aurait quelque pouvoir. Mais il avait trop de raisons de croire son argent mal employé. Il se montrait rétif, défiant. Ce qui provoqua une rapide défection des Confédérés. « Les Suisses, disait Pace, attendent à chaque instant le Saint Esprit (l'argent) qui doit venir d'Angleterre. » Mais leur patience fut vite à bout.

Une solution pressante s'imposait. Pour dénouer cette crise, Schiner se rendra lui-même à Londres avec le titre de légat impérial pour entamer des pourparlers personnels avec Henri VIII.

Le voyage de Schiner à Londres est une de ces nombreuses aventures hardies qui n'avaient rien pour lui déplaire et qui don-

ment à sa vie un intérêt particulier. François I^{er} est au courant du projet. La police secrète française a réussi à intercepter des lettres de Schiner lui-même, contenant le signalement et l'itinéraire. Des cavaliers bien armés et en nombre surveillent la route. Mais Schiner échappe à toutes les embuscades et arrive le 15 octobre 1516, sain et sauf, à Londres. Réception princière. L'ambassadeur de Venise Giustiniani a l'œil ouvert. Il observe que l'irrésistible cardinal de Sion est parvenu à tourner la tête de l'Anglais généralement réservé et méfiant. Le 29 octobre, l'alliance solennelle est conclue. Triomphe d'un jour.

Le retour de l'envoyé impérial ne comportait pas moins de dangers.

François I^{er} connaît par ses espions que l'itinéraire passe par Namur, Bruxelles et Liège. La tête du dangereux cardinal est mise à prix. La somme formidable de quarante mille écus est promise à celui qui le ramènera mort ou vivant. Trois cents cavaliers français sont à l'affût. Mais le rusé montagnard est sur ses gardes. Il change en cours de route son itinéraire et parvient, sans avoir été dépisté, en Alsace, à Haguenau où la cour impériale l'attendait, pour

tête mise à prix par
François I

continuer son voyage sur Rome et gagner le Pape à l'alliance anti-française.

Mais le vent a tourné au Vatican. Autrefois Léon X lui accordait toute sa confiance au point que Falck pouvait écrire : « Il est encore plus apprécié par Sa Sainteté que par le Pape Jules ; il est devenu le *Domine Factotum* ». Maintenant le Pape des Médicis s'est retourné, il s'indigne et accable le cardinal de reproches. Au lieu de fomenter la guerre, il ferait mieux de travailler pour la paix. De mauvaises langues comme Morone, prétendent que la diplomatie française a pris le Pape dans ses filets, que sa cupidité et sa faiblesse rendent impossible l'exécution des plans de Schiner. Une fois de plus Schiner faisait l'expérience que même la politique pontificale est capable de varier. Il s'en consola en obtenant de l'Empereur une lettre écrite de sa main à l'adresse du Saint-Siège. Maximilien le prenait loyalement sous sa protection et déclarait que le cardinal était le plus grand soutien de la dignité du Saint-Siège et le plus courageux défenseur de la foi.

Le drame en Valais.

Pendant que le cardinal se distinguait à la tête des armées et conduisait la politique européenne dans le plus grand intérêt du Pape et de l'Empereur, il n'avait pas le temps de s'occuper de son diocèse et de son pays. Ses adversaires profitèrent de la liberté qui leur était laissée pour rallumer tous les foyers de la révolte. Depuis qu'il était devenu souverain du pays, il se heurtait à un adversaire redoutable : son ami d'autrefois, son ancien confident et protecteur : Georges Supersaxo, Jörg auf der Flüe.

Supersaxo était comme Schiner originaire d'Ernen. Fils naturel de Walter Supersax, qui avait conduit son pays de main de maître (1458-1482) et favorisé avec un ardent amour le bien-être et l'évolution de son peuple, Georges disposait de moyens d'in-

fluence considérables. Habile, intelligent, cultivé, entreprenant, il avait tous les atouts qu'il fallait pour remplir une brillante carrière. Le tableau de l'autel de l'église de Glis nous le représente avec une physionomie pleine d'esprit et d'énergie, hardi et implacable, d'une prudence extraordinaire. Schilling le caractérise comme un homme cultivé et prudent, mais victime de son avarice. Ils avaient d'abord été amis. Le fidèle Bernois Ansehl fait la réflexion : « Supersaxo a élevé Schiner et l'a poussé à l'épiscopat, dans l'idée qu'il pourrait ruser avec ce renard. Mais c'est le contraire qui arriva. De là vient ce grand désordre dans le pays et bien au delà. »

Comment ces deux grands chefs, intelligents, qui étaient de plus liés par une double parenté, en vinrent-ils à s'affronter comme des ennemis mortels ? Une seule réponse a priori. La politique les sépara, une politique doublement contradictoire.

Les événements qui agitaient alors les Confédérés avaient leur contre-coup en Valais. Là aussi se faisait sentir un détachement progressif à l'égard de l'Empire romain de nation germanique en pleine

crise, et un rapprochement avec les jeunes nationalités dont l'ascension commençait. Après les guerres de Bourgogne, les Suisses avaient signé une alliance avec la France, avaient aidé Charles VIII à conquérir Naples, et son successeur Louis XII avait reçu leur appui contre le duc de Milan. Sous l'influence de Schiner le courant changea. Zurich et les cantons primitifs se rapprochèrent du Pape et de l'Empereur, tandis que le parti français restait puissant à Berne, Fribourg et Soleure. Ces oppositions devaient s'accuser avec un relief particulier en Valais, où les têtes sont chaudes et les rancunes tenaces, et où l'argent a des effets d'autant plus magiques qu'il est plus difficile à gagner.

Tandis que Schiner prenait position en faveur de l'Empereur et du Pape, Supersaxo avait glissé peu à peu vers le parti français. Il n'est pas difficile d'imaginer que la France fit des offres spécialement élevées pour gagner la collaboration de ce chef populaire très influent et pour l'opposer à ses amis politiques d'hier.

Une seconde question acheva de les brouiller d'une manière irréparable. Supersaxo avait toujours été le défenseur impla-

cable des droits et des libertés populaires. Il l'avait prouvé dans sa lutte sans merci contre l'évêque Jost de Silenen. Du jour où Schiner devint souverain temporel et manifesta la volonté bien arrêtée d'intervenir pour sauvegarder les droits du siège épiscopal, le conflit éclata.

Entre ces deux chefs, pleins de talent et d'énergie, une lutte épique s'engagea qui eut un retentissement sur toute la vie de Schiner, une tragédie qui assombrit la plupart des réussites du cardinal.

Peu après son élévation à l'épiscopat déjà, Schiner dut se rendre compte que les intrigues et les manœuvres de Supersaxo nuisaient au bon ordre du pays. Pendant des années, le jeune évêque essaya de sauver la bonne entente et, par quelques concessions, d'éviter une rupture. Mais bientôt la révolte ouverte éclata.

Tandis que le souverain était à Rome, ou auprès des Confédérés, occupé à préparer la coalition anti-française, en Valais Supersaxo mettait tout en œuvre pour conclure un accord avec la France. Des envoyés du roi vinrent dans le pays, distribuèrent cadeaux et pensions et mirent l'opinion en émoi. L'évêque absent fut informé de la

manœuvre. Il mit en garde ses compatriotes contre de telles intrigues et leur rappela que le souverain avait seul le pouvoir de conclure une alliance. Il regardait d'ailleurs une alliance avec la France, qui occupait déjà le Milanais, comme très dangereuse, tant au point de vue temporel que spirituel. Il annonça son retour pour le milieu de février 1510 et interdit entre temps les pourparlers avec les Français.

Supersaxo n'en a cure. De sa propre autorité, il convoque une assemblée populaire à Brigue dans le but de réaliser l'alliance française avant le retour du souverain. Les trois dizains supérieurs seuls répondent à l'appel. Le prince-évêque arrivant sur ces entrefaites, fait connaître à son peuple qu'il interdit la conclusion de cet accord sous les peines les plus sévères. Le peuple abusé n'en tient aucun compte ; l'accord est conclu. Le jour suivant, Schiner, s'étant mis en route avec sa suite dans la direction de la capitale, fut arrêté au pont de Naters par une grande foule en colère, qui l'insulta, lui cria des menaces et l'obligea à se retirer précipitamment dans son château de Naters. Il y fut assiégé suivant toutes les règles de l'art et contraint, pour sauver sa vie, de permet-

tre la signature de l'alliance. Mais à peine échappé à ses assaillants et rentré dans la ville épiscopale, l'évêque déclara qu'on lui avait extorqué son consentement et il interdit à nouveau l'alliance avec la France sous peine de châtiment et de péché.

A une assemblée générale à Sion, les dizains de Loèche, de Rarogne et de Sierre prirent parti pour le prince-évêque, tandis que les trois dizains supérieurs persistaient dans leur entêtement. La Diète fédérale intervint en faveur du souverain. Les Waldstätten envoyèrent leurs messagers en Valais.

Peine perdue. Le 1^{er} avril 1510, Supersaxo planta la mazze sur le pont du Rhône à Naters. La foule en révolte grandit comme une avalanche, descendant la vallée jusqu'à Sion, répandant la terreur sur son passage.

L'évêque, qui se trouvait alors à la Diète à Lucerne, se hâta de rentrer, traversa la Gemmi et rétablit l'ordre et la tranquillité d'une main énergique. Les dizains du Haut durent se soumettre. Contre le peuple qui avait été séduit, il se montra clément et compréhensif. Il se souvenait sans doute du temps, où lui-même avait levé la mazze contre le prince-évêque. Mais il fut sans

pitié pour le chef responsable, qui s'était révolté contre sa légitime autorité. Il fit comparaître Supersaxo en jugement, le déclara traître au pays et, suivant l'usage du temps, l'excommunia et le mit hors la loi.

Supersaxo s'enfuit d'abord en Italie dans l'armée française. Il déposa plainte contre Schiner auprès de l'archevêque de Tarentaise, qui était autrefois métropolitain du siège de Sion.

Jules II exempta le diocèse de Sion pour toute la vie de Schiner du droit de regard de l'archevêque. Plus tard, Léon X rendit définitif ce privilège de l'immédiateté.

Impuissant sur le terrain ecclésiastique, Supersaxo recourut à la Diète fédérale. Mais pendant la traversée de Fribourg, en septembre 1510, il fut fait prisonnier et soumis à une enquête judiciaire extrêmement sévère. La justice ne mettait pas des gants à cette époque. Les instruments de torture ne lui furent pas épargnés. Si les récits de Supersaxo sont vrais, Schiner aurait fait preuve, durant ce procès, d'une cruauté indigne d'un évêque.

Le parti français eut beau intervenir en sa faveur à Fribourg et à Lucerne, Schiner se montra impitoyable. L'avocat de Supersaxo,

Franz Arsent, lui déclara : « l'évêque de Sion a tellement fourvoyé notre pieuse commune que j'ai bien peur que tu ne doives mourir, même si tu avais aussi bon droit que Saint Pierre »... Il n'y avait plus qu'un espoir de salut : la fuite...

La courageuse femme de Supersaxo, Marguerite, dont il eut pendant leur long mariage vingt-trois enfants, et sa fille aînée Christine se rendirent à Fribourg. Profitant de la complète obscurité d'une nuit d'hiver, l'intrépide Christine se déguisa et parvint ainsi à se glisser à l'intérieur du cachot. Elle prit la place de son père, bien heureux de s'échapper. Et le lendemain, quand les sentinelles et les gardiens se remirent de leur ivresse, ce fut pour constater que la courageuse fille elle-même avait pris le large. Avec sa mère, elle s'était réfugiée sans être inquiétée au couvent des Franciscains.

L'évasion devait avoir un lendemain sanglant. Le chef du parti français à Fribourg, l'ancien avoyer Franz Arsent, fut accusé d'avoir favorisé cette fuite, emprisonné et après un procès violent, condamné à mort.

Supersaxo s'était enfui à Neuchâtel. Mais comme sa vie était encore en danger, les Bernois le prirent sous leur protection et le

relâchèrent après lui avoir fait prêter le serment de ne pas se venger. Par de longs détours à travers la Savoie, la Lombardie et le Simplon, il parvint de nouveau chez lui à Glis, dans son pays, accompagné de deux seuls serviteurs.

Audacieux, il s'empressa aussitôt de rassembler une troupe de partisans, avec lesquels il descendit jusqu'à Sion qui se rendit, en l'absence de l'évêque. Tout le pays se retrouvait de nouveau sous la domination de cet implacable chef populaire. En vain Schiner, revenu en juin 1511, essayait-il de rétablir la paix. Il fut de nouveau arrêté au pont de Naters et menacé d'outrages. La lutte se poursuivit avec des péripéties changeantes. En fin de compte, Schiner soumit le procès contre son ennemi à la décision du Saint-Siège. Supersaxo dut comparaître à Rome, fut condamné, interné au château Saint-Ange, où il fut traité avec beaucoup de ménagements. Pendant ce temps l'évêque revenu de sa triomphale expédition de Pavie, était acclamé par son peuple resté fidèle. Le calme était provisoirement rétabli.

Mais la défaite de Marignan rendit courage aux ennemis du vaincu. En décembre 1515, Supersaxo avait été relâché des pri-

sons romaines. Sa captivité ne l'avait pas rendu conciliant. Une folle campagne de provocations commence alors contre le souverain absent. Toutes les injures furent lancées contre lui. Des libelles outrageants parcoururent le pays. En 1517, les partisans de Supersaxo s'emparent des châteaux de l'évêque, les livrent au pillage, démettent les fonctionnaires et terrorisent tout le pays. Le Pape lança contre eux des peines ecclésiastiques. L'assemblée populaire interdit la publication de la lettre d'excommunication. Schiner, à cette époque, séjournait à Augsbourg auprès de l'Empereur. Il parut cependant le 4 août à la Diète de Lucerne, au moment où les Confédérés voulaient porter un jugement, et se contenta de déclarer avec fierté que, comme cardinal et prince d'empire, il ne reconnaissait pour juge que le Pape et l'Empereur. Mais Léon X, dont la fermeté n'était pas la qualité dominante, se contenta de « tenir la balance égale » et de ne pencher ni d'un côté ni de l'autre, ainsi qu'il eut soin de le dire à Schiner.

De Lucerne, Schiner se rendit à Munster dans la vallée de Conches, et convoqua l'assemblée générale du pays, pour essayer de s'entendre avec ses adversaires. Mais Super-

saxo tint à Ernen une contre-assemblée qui refusa sa soumission au souverain. Des envoyés des trois cantons s'offrirent comme intermédiaires en vue d'un arrangement. Supersaxo les trompa sur toute la ligne. De Sion, Sierre, Loèche, Rarogne, trois mille hommes étaient venus au secours de l'évêque. Les envoyés des Confédérés, dupés par Supersaxo, les rassurèrent, leur disant que tout allait bien et qu'ils pouvaient rentrer tranquillement auprès de leurs femmes et de leurs enfants.

Abandonné par les siens, entouré d'ennemis sans scrupules, le cardinal s'enfuit. Dans la nuit du 30 août 1517, il franchit la Furka pour se rendre à Zurich.

Il y a un contraste violent et d'une grandeur dramatique entre les résultats prodigieux que Schiner obtient au-dehors, sur la grande scène de la politique européenne, et les échecs de plus en plus cuisants qu'il subit sur la petite scène de son pays natal. A l'étranger, il jouit d'un prestige unique, d'hommages flatteurs, de l'admiration reconnaissante ou craintive de tous les hommes d'Etat de l'époque. Chez lui, il se heurte à des entêtements irréductibles, à des ran-

cunes et à des révoltes, à une opposition de plus en plus sauvage.

Pendant la moitié de son épiscopat, il a vécu à l'étranger, travaillant pour les Confédérés, pour le Pape et l'Empereur, avec une activité débordante. Et néanmoins, ce qu'il a réalisé en peu de temps, dans son pays, soutient la comparaison avec l'œuvre de n'importe quel autre prince-évêque.



Sion à l'époque de Schiner.

(Bibliothèque centrale, Zurich.)

Le cardinal en exil.

Le Valais se trouvait désormais entièrement livré à l'arbitraire de Georges Supersaxo. L'Empereur le mit au ban de l'empire. Le Pape lança contre lui l'excommunication et jeta l'interdit contre le pays. Mais, sous la pression de l'argent français, les Confédérés refusèrent de publier les ordres de l'Empereur et du Pape. Le Pape envoyait-il des enquêteurs en Valais, Supersaxo trouvait toujours moyen de les circonvenir. La cause fut enfin citée devant les tribunaux ecclésiastiques de Bâle et de Rome. Chaque fois le tribun révolutionnaire fut condamné. Mais, en dépit de toutes les décisions judiciaires, il continua à régner sur le pays jusqu'au jour où la justice immanente vint le chercher à son tour. Il fut accusé de détournement de sommes importantes, d'intrigues contre les intérêts du pays avec des puissances

ces étrangères, de rébellion et même de trahison, et en conséquence condamné en 1529 par l'assemblée populaire. Par une nuit d'hiver, il lui fallut à son tour prendre la fuite, sur un traîneau, dans la direction de Vevey, où il mourut peu après.

Tel fut le sort de cet homme exceptionnellement doué, dont la biographie est encore à faire. Une étude impartiale établira peut-être un jour jusqu'à quel point cette vie a été dominée par le patriotisme et l'amour du peuple, ou bien par la cupidité et l'avarice. On peut supposer qu'ici, comme ailleurs, un bel élan et une volonté puissante ont été obnubilés par d'aveugles passions.

Pendant ce temps, le cardinal vivait, depuis le mois d'août 1517, exilé à l'étranger. Mais ses malheurs n'avaient pas brisé l'énergie de son caractère. Rien ne pouvait l'abattre; il reste le prince d'Eglise qui s'est donné comme tâche d'orienter de son mieux la politique chrétienne, d'agir fortement sur les événements de son temps.

Il continue à servir l'Empereur et le Pape et à remettre sur pied une ligue pour la défense de l'Eglise. Il intervient vigoureusement pour obtenir justice, pour presser la

conclusion des procès engagés contre ses adversaires.) Il adresse aux Valaisans des reproches dont l'amertume est légèrement tempérée d'humour. « Les Valaisans se sont déjà conduits sauvagement avec mes prédécesseurs. Ils ne leur ont jamais laissé de repos. Ils les ont attaqués brutalement, terrorisés avec la mazze. Ils en ont étranglés, poignardés, jetés du haut des toits, ils en ont expulsés : rien d'étonnant à ce que je n'aie pas eu plus de chance. » C'est comme si, dans son subconscient, le cardinal n'était pas fâché de ne plus être trop près de ce nid de guêpes.

Parmi les Confédérés, Schiner entretenait des relations très étroites avec Zurich, qui pratiquait aussi une politique anti-française et soutenait l'alliance avec le Pape. Il avait acheté, sur les bords de la Limmat, une maison qu'il habitait avec ses frères Gaspard et Pierre et quelques familiers.

Il était d'ailleurs grand ami de Zwingli, qui comme curé de Glaris avait soutenu l'alliance papale de 1510, et pendant dix ans avait été un chaud partisan de la politique du Saint-Siège. Tous deux s'étaient rencontrés sur le champ de bataille de Marignan.

Le 8 septembre 1515, le capitaine aumônier des Glaronais avait prononcé, sur la place de l'hôtel de ville de Monza, un discours enflammé pour retenir les Confédérés hésitants et pour les stimuler à rester fidèles à l'alliance papale. Schiner et Zwingli firent route ensemble jusqu'à Milan et de là jusqu'au champ de bataille.

Pendant les années 1515 et 1516, Schiner rencontra souvent Zwingli devenu curé d'Einsiedeln et s'entretint avec lui de la nécessité d'une réforme dans l'Eglise. Bien plus, à la fin de l'automne 1518, quand il fut question de remplacer le curé de l'église principale de Zurich, le cardinal de Sion mit en œuvre, en sous-main, sa puissante influence en faveur de son compagnon de lutte politique. Seules sans doute les entorses que Zwingli se permettait contre le célibat ecclésiastique empêchèrent l'évêque d'appuyer publiquement sa candidature. Mais Zwingli reconnaîtra lui-même plus tard avoir de grandes obligations envers le cardinal de Sion.

Depuis le mois de septembre 1517 jusqu'au mois d'août 1520, Schiner séjourna fréquemment à Zurich. Après l'arrivée de Zwingli en 1519, les relations entre les deux

hommes devinrent très étroites et ils furent souvent convives. Parfois, dans le calme du soir, ils se promenaient au bord du lac, discutant de questions théologiques et ecclésiastiques. Schiner laissait son esprit s'envoler par-dessus les montagnes vers son ingrate petite patrie qui l'avait méconnu et banni. Et ses griefs ne demandaient sans doute pas mieux que de s'exhaler dans une oreille amicale ; Zwingli sympathisait si bien avec la colère que lui inspiraient la lenteur de la justice romaine, le rapprochement du Pape avec la France, et tant d'autres sujets de mécontentement et tant d'abus qu'il était urgent de réformer dans l'Eglise... Zwingli approuvait avec vivacité et proposait des solutions radicales, auxquelles la fidélité catholique de Schiner ne pouvait se résoudre.

L'année 1520 amena cependant entre les deux amis une mésentente muette. On devine aisément que l'évolution de Zwingli ne pouvait plus être du goût du cardinal. La rupture religieuse devait achever de les séparer. Jusqu'à la fin, Schiner ménagera son ancien ami, sans doute afin de ne pas le pousser à bout. De son côté, Zwingli hésite à provoquer le cardinal très influent à Zu-

rich. Il attendra encore trois mois après la mort de Schiner pour rompre définitivement avec l'Eglise.

Le cardinal passait la plus grande partie de son temps dans l'entourage de l'Empereur. Maximilien I^{er} lui accordait pleine confiance et recourait volontiers aux lumières de son jugement expérimenté et de sa science des affaires.

A la cour impériale, il resta fidèle à sa ligne de conduite : irréconciliable adversaire de la politique française. En 1517, la ligue de Cambrai était sur le point de se conclure entre le roi de France, l'Empereur et le roi Charles de Castille. L'Italie devait faire les frais de la combinaison. Schiner fit l'impossible pour empêcher cet accord, qui signifiait le rapprochement avec la France et l'éloignement de l'Angleterre. Entre temps, il s'ingéniait à renouer tous les fils qui reliaient l'Angleterre à l'Empire.

¶ Schiner en exil était tombé dans une grande détresse financière. Il ne faut pas s'étonner de le voir recourir à la libéralité anglaise. Il rappelle au roi que dernièrement, à la Diète de Lucerne, « il a refusé toutes les avances financières de la France,

qui l'auraient à jamais mis hors d'embarras. Il ne les acceptera jamais, préférant dans sa confiance envers le roi d'Angleterre se tirer d'affaire péniblement, plutôt que d'être infidèle et de souiller son nom. S'il avait voulu renier sa fidélité, il ne lui aurait pas été nécessaire de vivre en exil, comme un banni, misérablement. Et pourtant les maîtres qu'il sert ne le récompensent guère : il ne reçoit rien de l'Empereur ni du roi catholique, les siens ne font que le poursuivre, le Pape l'abandonne, alors qu'il se serait fait adorer des Confédérés amis de la France s'il avait consenti à se mettre de leur parti. »

Depuis la journée de Marignan, Schiner avait perdu les bonnes grâces de Léon X, dont la lenteur de décision était pour une bonne part responsable de la défaite. La politique pontificale se tournait du côté du vainqueur. Les Français regardaient Schiner comme le plus sérieux obstacle à la paix générale. C'était la seule résistance insurmontable qu'ils rencontraient auprès des Confédérés. Ils s'arrangèrent pour obtenir de Léon X un bref de blâme, qui contenait exactement les griefs du roi de France contre le cardinal. Toutefois, dans le fond de

lui-même, à une profondeur, il est vrai, assez difficile à sonder pour les profanes, le Pape restait attaché à son cardinal. Mais des égards politiques ont souvent commandé certaine pudeur dans la manifestation des sentiments. Suivant les caprices et les courants de la politique papale, Schiner était l'objet de la faveur ou de la disgrâce pontificales. Léon X trouvera encore, d'ailleurs, quelques occasions de lui manifester sa confiance.

A la mort de Maximilien I^{er} (1519), Schiner dépensa tout son pouvoir de persuasion sur les Princes Electeurs pour obtenir l'élection de Charles-Quint à l'empire. François I^{er} et Charles de Castille s'affrontaient pour la couronne impériale. Le roi de France se présentait avec tout le pouvoir de séduction que peuvent exercer de grandes ressources financières. Charles-Quint était à court d'argent, ce qui n'était pas fait pour allécher les électeurs. Ils auraient volontiers vendu la couronne impériale, si Schiner n'avait dérangé leurs marchandages. Le cardinal qui n'aurait pas vu, à la rigueur, d'un mauvais œil l'élection du roi d'Angleterre, ne pouvait en aucun cas tolérer la can-

didature de François I^{er}. L'élection eut lieu le 28 juin 1519, à Francfort et les efforts de Schiner furent couronnés de succès. Charles-Quint, empereur, reçut immédiatement de son grand diplomate des lignes de conduite politique qui témoignent de sa prudence supérieure. Pour le couronnement, qui devait avoir lieu à Aix-la-Chapelle, Schiner prit soin d'arriver à temps. Aux côtés de l'Empereur, il fit son entrée solennelle le 21 octobre. Désormais Charles-Quint le traitera toujours comme son conseiller privilégié.

Au début de 1521, il accompagne Charles-Quint à la Diète de Worms, prend place près de lui, au rang des Princes Electeurs, et participe aux débats du procès de Luther, dans lesquels il joue un rôle prépondérant. Il y a longtemps que Schiner entretenait des relations amicales avec les hommes qui souhaitaient une réforme de l'Eglise, tel le plus célèbre des humanistes, Erasme de Rotterdam, qui disait du cardinal de Sion : « Si l'Eglise avait un peu plus d'hommes de cette valeur, avec sa clarté de jugement et

sa science théologique, les choses iraient beaucoup mieux ».

Schiner avait donc tout d'abord regardé d'un œil favorable les interventions du réformateur allemand contre les abus trop évidents au sein de l'Eglise. Mais un beau jour il s'aperçut qu'il ne s'agissait plus seulement de réformer, mais de révolutionner la chrétienté. Dès lors sa fidélité au catholicisme se manifesta résolument.

L'opposition de Schiner à Luther n'était un secret pour personne à la Diète. Les amis du réformateur mettaient le cardinal parmi ces « personnalités ecclésiastiques et papales qui cherchaient contre lui quelque faux témoignage pour le condamner au bûcher ».

Ces accusations prêtent à Schiner des intentions sans doute plus noires qu'elles ne l'étaient en réalité. Mais elles montrent son attitude nette contre les réformateurs.

Le protecteur de Luther, Frédéric de Saxe, est mis en garde spécialement contre le « petit chapeau rouge » du cardinal de Sion. Et de fait, dans ses lettres, il s'emporte avec assez de violence contre Luther pour qu'on ne l'accuse pas de jouer double jeu.

L'impétuosité de Schiner dans cette question peut ne pas être du goût de tout le monde. Mais on avouera du moins qu'il est plus conforme au type du chrétien médiéval, que du partisan secret des idées luthériennes. On ne lui refusera pas non plus le mérite de la loyauté. Il ne combat pas la Réforme dans des buts intéressés, ou seulement pour des raisons politiques, mais c'est pour lui une affaire de conscience. Le point de vue religieux est plus profondément établi dans sa vie qu'on ne pourrait le croire à première vue.

A plus d'une reprise, sous la pression de la France, Schiner s'est vu désavouer par Léon X. Il n'en fut pas révolté. Il savait qu'en somme le Pape ne pouvait lui en vouloir de servir sa cause. Au moment de la crise religieuse, avec un courage tout naturel et qui ne fait pas sentir son effort, Schiner oublie les froideurs passées du Saint-Siège à son égard, et entreprend de le défendre quoi qu'il en coûte, contre des novateurs qui, tels Zwingli et beaucoup d'humanistes, lui étaient chers à plus d'un titre.

■ Ce qui l'anime, c'est toujours l'idéal de l'unité chrétienne. Il entrevoit sur le plan

religieux des bouleversements bien plus dangereux que les divisions dont la France menaçait l'Europe jusque-là. Schiner presse l'Empereur d'agir énergiquement. Il suggère à Rome la fermeté, non seulement contre les hérétiques, mais tout autant contre les abus de l'intérieur, par exemple, contre ce scandaleux trafic des indulgences.

On peut attribuer pour une bonne part à Schiner l'attitude de plus en plus franche du grand humaniste Erasme contre la Réforme. Le cardinal stimule son intérêt pour les publications exégétiques. Le savant hollandais lui dédie trois commentaires de l'Écriture en l'assurant « qu'il le suivra partout où son autorité voudra bien le conduire ». C'est encore Schiner qui consolera le mieux Erasme contre les attaques d'un fanatique espagnol, en lui disant que les sottises diatribes de Stunica n'ont eu d'autre résultat à Rome que de soulever un grand éclat de rire. Schiner avait même formé le beau projet d'installer Erasme à Rome, pour utiliser sa plume et sa vaste culture en faveur de l'Eglise. On comprend que le grand humaniste puisse écrire au cardinal, après la Diète de Worms, pour le féliciter « d'avoir plus travaillé dans cette affaire que beau-

coup d'autres (prélats romains) qui se vantent d'avoir fait des merveilles».

[†] Schiner souffrait profondément de la division religieuse que la Réforme avait provoquée dans la chrétienté. Il dut même être péniblement affecté en apprenant que le mercredi des Cendres 1521, des bouffons avaient exécuté dans les rues de Berne des farces chantées qui déversaient le mépris sur sa personne.

En cette même année 1521, la guerre éclata de nouveau. Charles-Quint désigna Schiner comme légat impérial auprès des Suisses pour les engager à participer à une campagne contre François I^{er}. Il fallait faire vite. Alors commença un recrutement forcené qui ne pouvait plus tenir compte des avis des autorités et des ménagements diplomatiques. Schiner réussit rapidement à rassembler des troupes assez importantes qu'il dirigea par Coire et le Splügen vers l'Italie. L'armée impériale, avec le concours des soldats du Pape, reconquit Milan. Une fois encore, Schiner put faire une entrée triomphale dans la ville si chaudement disputée.

Son humeur belliqueuse s'était réveillée et le vaincu de Marignan dut éprouver une satisfaction tardive à voir les Français chassés d'Italie.

Le succès avait été remporté durement. Bien des cantons désapprouvaient la conduite du cardinal car des troupes suisses se trouvaient dans l'armée du roi de France. Un récit de Bullinger nous donne une idée des sentiments qui animaient bien des gens. En route vers l'Adige, un soldat irrité donna libre cours à sa colère en présence du cardinal, qu'il traitait de « canaille, qui avait versé à lui seul plus de sang que tous les Turcs ». Quand l'homme eut achevé d'exhaler sa bile, le cardinal, laissant tomber les rênes sur le col de sa monture, leva les mains au ciel en s'écriant : « Mon Dieu, vous savez bien pourquoi je le fais, et tout ce que j'ai souffert. Je dois beaucoup souffrir pour l'Eglise, et on me lancera encore jour et nuit bien des injures. »

Cependant ça et là le peuple voyait clair. Quand les Bernois voulurent recruter des soldats pour sauver les Français chassés de Milan par Schiner et Charles-Quint, les sujets commencèrent à murmurer « qu'il ne s'agissait en somme que de remplir le sac des

Junker et de protéger les pensions, et en bien des endroits les mécontents déclaraient aux baillis que ceux qui recevaient l'argent de la France n'avaient qu'à intervenir pour empêcher la chute de Milan ». L'indignation était telle que les partisans de la France à la Diète craignaient que le peuple ne se vengeât de leurs intrigues.

Pendant que, dans son pays, ses compatriotes se disputaient pour de l'argent et daubaient sur Schiner, celui-ci marchait au-devant de tâches plus hautes encore.

En décembre 1521, le cardinal dut se rendre à Rome où Léon X venait de mourir. Pendant le conclave qui élut son successeur, Schiner joua un rôle de premier plan. Les cardinaux étaient divisés en deux partis, celui de la France et celui de l'Empereur. Il ne fait pas de doute qu'il fut question de lui comme candidat à la papauté. Des amis puissants lui souhaitaient la tiare. Erasme écrit qu'il ne peut s'imaginer de meilleur pape que lui. Et non seulement au dehors, mais dans le conclave même ses chances étaient grandes. (Au dixième tour de scrutin, un seul candidat avait plus de

voix que lui. Mais les cardinaux du parti français ne désarmaient pas et Schiner lui-même se rendit compte que le prolongement de cette lutte ne pouvait servir les intérêts de l'Eglise.

Devant l'impossibilité d'aplanir les oppositions des deux partis et de réaliser une majorité suffisante, Schiner, le 9 janvier 1522, prit la parole et exposa longuement la situation. C'était une honte pour le collège des cardinaux, un déshonneur pour le Saint-Siège qu'on ne soit pas encore parvenu à s'entendre sur un nom. Il suggérait en conséquence d'abandonner les autres candidatures en faveur du cardinal de Tortose, Adrien d'Utrecht, un saint homme qu'il proposait à l'élection. Son projet fut accepté, Adrien devint pape à sa place.

Pour les Valaisans, le fait qu'un des leurs ait jamais pu entrer en ligne de compte comme candidat à la tiare, doit les consoler de bien des déboires au sein de la Confédération, où ils n'ont jamais pu obtenir un huissier, pour ne pas parler d'un conseiller fédéral.

Schiner était tout à la joie. Il écrivit aussitôt au bourgmestre et au Conseil de Zurich

pour leur dire que le nouvel élu était un prélat d'une conduite irréprochable, très versé dans la connaissance des Ecritures et du droit canon et, de plus, Allemand d'origine, ce qui était un heureux présage pour l'entente entre les deux chefs de la chrétienté.

En attendant l'arrivée du nouveau Pape, qui n'avait pas pris part au conclave, Schiner collabora à l'administration des Etats de l'Eglise. Dans la commission de trois membres chargés de ce gouvernement, son influence était prépondérante. Il s'appliqua activement à rétablir de bonnes relations entre le Saint-Siège et les Suisses. Les rapports étaient fort tendus, surtout du fait que la solde des mercenaires emmenés par Schiner en Italie ne pouvait être acquittée. Il ne vécut pas assez longtemps pour régler cette affaire d'argent lourde de conséquences au point de vue religieux.

Léon X laissait les finances du Saint-Siège dans une situation catastrophique. On dit de lui qu'il a consommé les ressources de trois pontificats : les trésors de son prédécesseur, les revenus de son propre gouvernement et ceux de son successeur.

Adrien VI fit son entrée à Rome au mois d'août et alla s'installer au Vatican. Schiner fut le seul cardinal autorisé à habiter au palais apostolique. Il jouissait de l'entière confiance du Pape dont il soutenait énergiquement les efforts de réforme. Un mémoire rédigé par le cardinal de Sion à l'adresse du Pape contient des conseils excellents, très propres à supprimer les abus invétérés. Ce rapport fait honneur à son intelligence et à sa foi. Il montre une haute inspiration morale, des idées religieuses sincères et personnelles, en même temps qu'un juste respect de la tradition.

Cet été là, la peste éclata dans Rome. Elle sévit rapidement avec une dangereuse violence. Schiner nous donne lui-même dans une lettre une description saisissante des ravages de l'épidémie. Tous ceux qui pouvaient s'enfuir partaient dans les montagnes voisines. Les cardinaux mondains de la Renaissance, pour lesquels les idées réformatrices d'Adrien étaient déjà un air malsain, s'empressèrent de disparaître. Schiner resta fidèlement à son poste. Ce n'était pas dans ses habitudes de fuir devant le danger. Hélas ! il fut bientôt atteint lui-même par le fléau, le 12 septembre. Son état empira

tout de suite. Sa santé avait été affaiblie par tant de luttes et d'efforts.

Le 28, il demanda à faire son testament. Le 30, il y ajouta encore un codicille. Dans la nuit du 1^{er} octobre, il mourut d'une mort solitaire et fut enterré, conformément à son désir, dans l'église dell'Anima, où jadis il avait reçu la consécration épiscopale.

En apprenant sa mort, le nonce en Suisse, Filonardi, se met à pleurer. Bien des personnalités de tout premier plan déplorent sa perte comme une catastrophe, tel l'ambassadeur anglais qui trouvait que le nom seul de Schiner faisait contrepoids à six chefs du parti opposé. Il était encore dans la force de l'âge. De sa dernière rencontre avec lui, Erasme garde le souvenir d'un homme alerte et actif auquel on n'aurait pas donné cinquante ans.

Hélas ! pour l'Eglise, ce deuil devait être bientôt suivi d'un autre. L'ami de Schiner, Adrien VI, ne tardera pas à mourir et sera déposé, dans l'église dell'Anima, à ses côtés.



L'ombre du cardinal.

La fin de cette existence mouvementée n'apporta pas le silence et la paix sur la tombe de Schiner.

La situation financière désastreuse du cardinal apparut dans une lumière crue. A la nouvelle de sa mort, les créanciers et les réclamations assaillent les héritiers du prince-évêque. Ses deux frères Jean et Gaspard, qu'il avait constitués légataires universels, eurent à se débattre de longues années pour faire face à toutes ses obligations, ou désintéresser les créanciers.

Sa disparition fut accueillie en Valais par les cris de triomphe du parti au pouvoir. L'adversaire redoutable était enfin terrassé. On pouvait respirer. La mort lui avait enlevé ses armes. Et cependant les ennemis du cardinal n'étaient pas encore tout à fait tranquilles. Ils craignaient toujours une revan-

che posthume du terrible Schiner. Pour la prévenir, il s'agissait donc de ruiner complètement sa réputation, d'extirper jusqu'à son souvenir.

Un pamphlet de Supersaxo nous trace de Schiner une image épouvantable, traîne sa vie privée et publique dans la boue, le présente sous un jour sinistre, comme un tyran inexorable et sans conscience.

Hélas ! les insultes passionnées du plus mortel ennemi de Schiner ont été longtemps la source à laquelle bien des historiens ont puisé. Ce n'est que peu à peu que les recherches impartiales sont parvenues à dégager le vrai portrait du cardinal et à donner à sa personnalité sa vraie valeur. C'est le mérite du professeur Büchi et de son successeur, le D^r E. F. S. Müller, d'avoir enfin mis au point une biographie de Schiner objective, fouillée, et qui jette une pleine lumière sur tous les aspects mal connus jusqu'ici. Il va sans dire que notre travail s'appuie sur les résultats de cette indispensable documentation.

Le cardinal Schiner a été sans contredit un enfant de son temps et de son pays. Le jugement qu'on porte sur lui ne peut faire abstraction de ces données élémentaires.

Il fut un enfant de la fin du XV^{me} et du

commencement du XVI^{me} siècle. Un enfant de la Renaissance, de ce monde en formation, qui accordait à l'élan et aux efforts humains des proportions démesurées, qui faisait passer au second plan les préoccupations religieuses et donnait à la politique le pas sur tout le reste. Il vécut à un tournant particulièrement brusque de l'histoire : les formes de la vie publique, les traditions sociales chancelaient tandis qu'une vision toute nouvelle du monde se généralisait. Une période de fermentation, d'inquiétude, de critique effrénée qui mettait en cause toutes les anciennes doctrines et les anciennes institutions. On parlait d'hommes nouveaux, comme on parlerait aujourd'hui, dans l'un ou l'autre sens, d'ordre nouveau. En ce temps-là, l'homme nouveau avait tendance à faire de l'épanouissement de sa personnalité la norme et la mesure des choses. Il avait le culte de l'intelligence et de la volonté individuelle supérieures. L'idéal de la sainteté ou de la perfection chrétienne était refoulé par l'idéal antique du héros, de l'homme supérieur, du surhomme qui ne connaît pas de scrupule et jette par-dessus bord toutes les restrictions imposées par la morale ou la foi.

La mentalité nouvelle ébranlait partout l'ordre établi. Les valeurs individuelles étouffaient les exigences de la discipline communautaire. La hiérarchie, par malheur, méconnut dans une grande mesure le sérieux de la situation.

Les entreprises guerrières, les soucis d'argent, les réalisations culturelles, la joie de vivre accaparaient le temps de bien des princes ecclésiastiques. Assurément les partisans d'une réforme de l'Eglise ne manquaient pas, mais les vœux et les bonnes volontés ne furent exaucés qu'avec beaucoup de lenteur.

Les papes de la Renaissance présentent en général un spectacle peu reluisant. Les historiens de l'Eglise parlent d'une profanation de la papauté. Les souverains pontifes ne sont plus que de grands hommes profanes. Le pontificat d'Alexandre VI (1494-1503) dégrade et humilie profondément le Saint-Siège. Son successeur Pie II (1503) faisait espérer un pontificat réparateur. Il mourut, hélas, presque aussitôt. Jules II, qui lui succéda, déploya sans doute une activité impressionnante (1503-1513), mais son énergie se dépensa presque exclusivement au dehors, sur le plan politique, pour défendre

et agrandir les Etats du Saint-Siège. L'approfondissement de la vie religieuse ne vint qu'au second rang de ses préoccupations. Léon X (1513-1521) était un Médicis qui savait goûter les beautés de cette terre. Enthousiaste protecteur des arts et de l'humanisme, il perdait de vue la misère de plus en plus profonde de la chrétienté. Dans le tumulte des batailles qui remplissent le pontificat de Jules II, dans l'insouciance esthétique du règne de Léon X, des biens religieux inestimables se sont perdus.

Tel fut le temps où vécut Schiner. Il serait faux de prétendre que son esprit est devenu profane, qu'il n'est qu'un homme de la Renaissance.

Il n'est pas moins médiéval que renaissant. Il se tient entre le moyen âge, encore attardé dans les montagnes, et le renouveau qu'il rencontre partout dans ses voyages en Italie et dans les principales villes de l'Empire. Il connaît le Nord et le Sud, la tradition chrétienne et la sagesse de son temps.

Comme médiéval, il reste fermement attaché aux grandes doctrines philosophiques et théologiques du passé. C'est cette tradition

qui lui donne sa haute idée de l'unité chrétienne, « sous le contrôle spirituel du Pape et la présidence politique de l'Empereur ». Il reste aussi fidèle qu'il peut aux méthodes de justice et de gouvernement qui supposent une collaboration du bras séculier et de l'autorité religieuse. Il est homme d'Eglise avant tout, théologien. C'est ce qu'on reconnut à la cour d'Henri VIII, qui se piquait aussi de théologie : « Ce Suisse dont on parle tant est un habile homme, infatigable ; il a beaucoup d'esprit et la riposte vive ; intelligent, énergique, mais par-dessus tout théologien. » On veut sans doute parler de la sûreté de ses principes et de la fermeté de sa doctrine. D'autre part, il aime les grandes cérémonies liturgiques devant l'Empereur, le roi, la foule. Il lit son bréviaire pendant les expéditions guerrières, jeûne, distribue fréquemment des aumônes libérales, et ne dédaigne pas de recourir à des histoires prodigieuses un peu naïves, pour frapper l'esprit crédule de ses auditeurs.

Le passé a formé son amour pour les choses de l'Eglise. Mais ses yeux ne sont pas fermés sur le présent. Schiner a des idées assez audacieuses. Il commence par saluer avec joie, comme Erasme, les premières pro-

testations des réformateurs contre l'anarchie de son temps.

Aussi longtemps que l'unité chrétienne n'était pas en cause, il est bien certain qu'il s'amusait à critiquer les abus de son époque, de même qu'il a ridiculisé les lourdes maladresses des premiers adversaires de Luther et certain verbalisme de la Scolastique. « Il aime Zwingli, témoigne un ami commun, pour sa franchise évangélique et pour sa verve mordante. » Il connaissait suffisamment l'Eglise pour ne pas être intransigeant sur sa perfection, mais aussi pour travailler sincèrement à son progrès.

Pendant le conclave, les cardinaux Farnese, Alessandro et Achilles de Grassis viennent trouver Schiner dans sa cellule, soi-disant pour lui offrir leurs voix, en réalité pour s'assurer de la sienne. L'« *accorto bar-
baro* », le courtois et rusé montagnard n'a pas de peine à percer leur jeu ; et il leur déclare, sans ambages, qu'il est résolu de refuser sa voix à tout cardinal en puissance de femme, ce qui était paraît-il le cas pour chacun de ses interlocuteurs.

Ainsi, son sens religieux et moral n'est pas entamé. Il voit au contraire, peut-être

avec trop d'acuité, les besoins religieux de l'heure. Mais ses appels à la réforme de l'Eglise ne sont pas mêlés de rancœur et de révolte. Les premières années de son épiscopat à Sion montrent clairement que la rénovation du peuple et du clergé lui tenait sérieusement à cœur.

Malheureusement, il fut impliqué dans les affaires politiques de la papauté, qui avait plus envie à ce moment-là de brandir le glaive temporel que de distribuer des bénédictions. On ne peut pas d'ailleurs perdre de vue qu'à cette époque le gouvernement de l'Eglise devait concilier des intérêts politiques et temporels avec des soucis spirituels. Ce n'était pas plus facile alors qu'aujourd'hui de tracer les limites qui séparent les deux domaines. La défense des Etats de l'Eglise semblait en ce temps-là, au jugement des meilleurs, indispensable à la conservation des valeurs religieuses. Schiner, en particulier, regardait comme un devoir ecclésiastique d'intervenir pour protéger le pouvoir temporel des papes. Les motifs d'utilité politique jouaient aussi chez lui un rôle qu'on ne peut négliger.

Schiner est encore essentiellement un homme de son pays. Il est Suisse d'abord. Il appartient à une nation qu'il connaît bien. Il a décrit les Suisses « comme une nation consciente de ses droits et de sa tête. Elle gouverne sans contrainte et obéit à la voix populaire, sans toujours consulter les intérêts de l'ensemble. Les hommes de ce peuple ne gardent pas toujours la mesure, mais obéissent à la passion et à l'emportement. » Ce particularisme suisse se double chez lui d'un tempérament combattif qui lui vient de son origine valaisanne. Le Valaisan a un tempérament passionné, aux réactions profondes et tenaces, un esprit indépendant qu'on tenterait en vain de faire plier. L'histoire de ce pays se tord comme le cours du Rhône dans une lutte violente contre des forces ennemies. Contenu par des rocs abrupts, que dominent des restes de châteaux-forts, il s'est ouvert un chemin vers la liberté dans une longue guerre d'usure. Le Valaisan est dur et tourmenté comme son paysage. Dans un coin de toute âme valaisanne sommeille encore le fantôme de la mazze, qui peut se réveiller pour réclamer brutalement ses droits méconnus.

Le montagnard du Valais est fait d'une

roche dure. La lutte pour le pain quotidien marque ses traits d'une rudesse puissante. Tout ce qu'il a, tout ce qu'il mange et boit, chaque brante de rèze, chaque gerbe de seigle, il doit l'arracher de force à un sol ingrat et d'autant plus cher. Tout le feu du Midi et toute la passion de son vin ardent bouillonnent dans ses veines.

Le Valaisan n'a pas l'habitude de ramper. La plaine ne le retient pas. Il a besoin de monter avec effort, de conquérir un point de vue souverain au-dessus des réalités mesquines. Son âme se délivre, dès qu'elle peut, des vulgarités étouffantes. Dans la montagne, elle respire, s'élargit, se dilate.

Mathieu Schiner est un montagnard. Les qualités de son peuple s'expriment chez lui dans des proportions démesurées. Il aime la lutte, il s'obstine à poursuivre envers et contre tous un but tellement grand qu'il en paraîtrait inaccessible à tout autre placé dans les mêmes circonstances.

A Dieu ne plaise, cependant, qu'on nous prête l'intention de canoniser le cardinal valaisan. Il n'y a aucun danger de ce côté. Les Confédérés d'ailleurs ne montrent pas trop de dispositions pour l'auréole. On ne peut absoudre Schiner de son ambition et de

sa violence, de sa dureté à l'égard de ses adversaires et de son népotisme. En outre, il est bien possible que le son de l'argent lui ait fait dresser les oreilles comme à bien des hommes de toutes les époques, bien qu'il ne faille rien exagérer en ce sens. Sa politique exigeait des ressources jamais assez abondantes, et l'obligeait sans cesse à chercher des hommes qui financeraient ses vastes entreprises. Mais si la cupidité était son péché mignon, s'il n'était pas sûr de lui de ce côté, on ne voit pas comment il pouvait encourager Zwingli à faire imprimer une diatribe anonyme contre l'avarice des prêtres et des cardinaux. Schiner ne recherchait pas les moyens financiers pour son compte, il les a subordonnés à un idéal supérieur. Il n'est nullement un disciple de Machiavel, qui publiait justement à cette époque *Le Prince*.

Les faiblesses de Schiner sont le revers de sa personnalité exceptionnelle. Elles reflètent les ombres de son temps et de son milieu.

Mais ces défauts sont rachetés par des qualités bien humaines qui faisaient de Schiner un personnage rayonnant de sympathie. Les contemporains qui n'ont pas été

aveuglés par des querelles partisans reconnaissent la noblesse de son caractère, sa prudence, sa générosité, sa culture, sa piété profonde, sa fidélité inviolable à la cause qu'il défendait.

Jules II, qui se connaissait en hommes, trouvait que Schiner avait été comblé par la nature et la grâce. Il le félicite pour ses qualités éminentes d'homme d'action et de diplomate, pour la rapidité de son coup d'œil, sa sûreté de jugement, sa loyauté et sa courtoisie.

Tous les hommes d'Etat avec lesquels Schiner a collaboré partagent cette admiration. Léon X, Maximilien I^{er}, Henri VIII, Charles-Quint et leurs ambassadeurs louent son étonnante science des affaires. L'ambassadeur anglais Pace opine hyperboliquement : « Il ne s'est peut-être jamais trouvé un homme mieux doué pour la grande politique. »

A travers les flatteries des humanistes du temps et les éloges plus personnels d'Erasme, la même note résonne. Les luthériens eux-mêmes trouvent sa personnalité irréprochable.

Schiner avait un ensemble très riche de dons variés et brillants, lui permettant de fasciner aussi bien les premiers personnages de l'époque que les plus simples de ses montagnards. Avec les rois, il prend des allures de grand prince, avec ses compatriotes il retrouve les intonations du dialecte et les gestes appropriés à leur tempérament. Son prestige est unique. A la Curie, on craint à certains moments que « les Suisses ne se mettent à l'adorer quand il donne la bénédiction ».

Spirituel et jovial, son imagination très vive anime et colore tout ce qu'il dit. Il parle volontiers et avec puissance, en allemand, en latin, en italien, en français même, pendant ses tournées pastorales dans le Bas-Valais. Il résoud bien des crises de sa vie mouvementée par la magie de sa parole, qui retourne des situations apparemment désespérées. En 1514, à Sion, entouré d'adversaires, il tient tête à l'assemblée et parle avec une facilité tellement inépuisable que tous les auditeurs en restèrent émerveillés. Dans les milieux les plus différents, son verbe prestigieux s'impose : au procès de Jetzer à Berne, aux nombreuses diètes, à Venise, à Londres.

C'est un bel esprit, ouvert et cultivé, dans la mesure où ses absorbantes occupations le lui permettent. L'art ne lui fera jamais, comme à Léon X, perdre de vue des questions plus pressantes et immédiatement nécessaires à la vie. Mais il accorde, avec discernement, à tous ceux qui cultivent les sciences ou les arts, une sympathie touchante. Son goût du savoir et des belles choses est plus fort que ses antipathies politiques.

Un humaniste français, Chrystophe de Longueil, est arrêté comme espion, dans la vallée du Rhône, par des gens du cardinal. Dans la bagarre, il est malmené et son serviteur blessé reste longtemps sans soin. De Longueil a enfin la bonne idée d'en appeler à la bienveillance personnelle de Schiner. Celui-ci les fait délivrer et met son médecin à leur service jusqu'à ce qu'ils puissent continuer leur route. Au départ, il fait cadeau au savant d'un cheval et d'argent pour le voyage et se montre tout prêt à favoriser de son mieux le projet de ce géographe, désireux de parcourir le Valais pour en faire une description.

Le caractère de Schiner dégage l'enthousiasme et la vitalité. Au milieu des pires

malheurs, son dynamisme donne sa pleine mesure. Il vient de subir à Marignan une des plus cuisantes déceptions de sa vie, mais peu de temps après ses familiers s'étonnent de le voir de bonne humeur, optimiste, et tout emballé par son projet d'une alliance avec l'Angleterre.

Si le mot n'était pas un peu léger pour une pareille nature, nous aimerions dire que Schiner avait le tempérament sportif. Il aime le danger et le mouvement. A plusieurs reprises, Schiner traverse les Alpes ou les lignes ennemies, par tous les temps, déguisé, incognito, courant toutes sortes de risques pour rejoindre son chef, le Pape ou l'Empereur. Ses ennemis l'accusent d'aimer la parade, les harnachements de soie, les coûteuses parties de chasse. C'est un fait qu'il monte volontiers à cheval, et suit avec un plaisir très vif la chasse au sanglier.

Il aime les réceptions et apprécie le bon vin. Ses comptes en font foi, les hôtes et les familiers du cardinal n'étaient pas condamnés à l'abstinence. Il commandait de temps en temps de respectables tonneaux de Malvoisie.

Du moins savait-il en faire un usage diplomatique intelligent. Pendant les années

1506-1507, la guerre était sur le point d'éclater avec la Savoie. Des envoyés du duc vinrent présenter les exigences de leur maître à l'évêque de Sion. Schiner les reçut dignement et les séduisit si bien, en particulier grâce aux généreux vins de sa cave, que les Savoyards n'osèrent plus formuler leurs revendications. Ce n'est ni la première, ni la dernière fois qu'un Valaisan se tire d'affaire par un bon verre de vin.

Il a le geste large et généreux. Ce ne sont pas seulement des églises du Haut-Valais qui participent à ses largesses ; ce sont aussi la collégiale de Berne, l'abbaye de Saint-Maurice, le chapitre de Saint-Nicolas à Fribourg, la chapelle du Ranft en l'honneur du bienheureux Nicolas de Flue.

Le prestige de Schiner ne tient pas seulement aux menaces militaires, mais à un charme exceptionnel, à l'ascendant et à l'agrément de toute sa personne. C'est ce que prouve abondamment l'amitié d'hommes reconnus comme les plus cultivés de son temps. Leur attachement à Schiner est un des plus beaux hommages qu'on lui ait jamais adressés. Ces fidélités sont méritoires quand on songe à la série de succès et de

revers que parcourut la carrière de Schiner : « Je pourrais pleurer sans cesse, quand je pense combien on me déteste et combien on me soupçonne, parce que je vous suis trop attaché et fidèle à votre politique anti-française », lui écrit un de ses brillants amis anglais.

Les contemporains nous le décrivent comme un homme de taille moyenne, au teint assez sombre, les yeux et les cheveux noirs, le front assez dégarni... le type alpin, comme il se doit. Le portrait qui nous a été conservé de lui, exprime, avec une technique défectueuse, un caractère remarquable. Le front élevé, la courbure du nez hardie, une bouche mobile et cependant énergique, de grands yeux ouverts sur le monde, habitués à regarder très loin. L'ensemble respire la puissance, l'esprit, le génie. Une pièce de monnaie qu'il fit frapper nous donne du cardinal un masque primitif et puissant : le regard fixe, la mâchoire démesurée, la nuque obstinée, une force de la nature irrésistible, tendue vers le but exprimé dans la devise, au revers : « Soli Deo gloria ».

Un caractère de chef.

Trois qualités distinguent le chef. Il doit savoir clairement ce qu'il veut. C'est un homme aux idées éclairantes, au but lumineux, aux objectifs nets et réalistes. Le chef voit d'une façon pénétrante les opportunités du moment et les chances de l'avenir. La force de son regard montre puissamment le chemin à suivre.

En second lieu, un vrai chef doit poursuivre le but qu'il s'est donné avec une énergie qui met en œuvre tous les moyens disponibles, avec une ténacité et une endurance que nulle difficulté ne surprend.

En troisième lieu, un chef digne de ce nom met toute la puissance de son énergie et toute la lumière de son intuition au service non d'intérêts égoïstes et mesquins mais d'une grande cause à laquelle il se fait un honneur de se sacrifier.

Schiner possède incontestablement des qualités qui le désignent comme le type du chef dans les époques critiques.

Il saute aux yeux qu'un but très haut et très clair a toujours obsédé son regard. La grande idée de sa politique, en Suisse comme sur le plan international, a été l'union et l'entente des deux autorités suprêmes de la chrétienté : l'autorité temporelle de l'Empereur et l'autorité spirituelle du Pape. Telle est pour Schiner la condition indispensable de la paix et de l'unité en Europe. La pensée de l'unité impériale et de la communauté des peuples le faisait rêver, comme elle faisait rêver Erasme. Avec cette différence que cet idéal pour lui est quelque chose de vivant et pas simplement une belle théorie. C'est la force qui anime tous les gestes du prince de l'Eglise et de l'homme d'Etat. Cet idéal, il n'a pas réussi à le communiquer à tous les Confédérés ; mais il ne confère pas moins à son aventure une grandeur hors de pair.

En regardant derrière nous l'évolution de l'histoire, nous pouvons sans doute trouver que le cardinal s'est peut-être mépris, qu'il a méconnu le développement des nationa-

lités et les aspirations de ses contemporains. Libre à chacun de le croire. Mais pour juger Schiner il serait vain de nous mettre dans une perspective actuelle. Il ne pouvait avoir ce coup d'œil rétrospectif sur le cours des événements. Et qui pourrait affirmer que, dans sa perspective à lui, l'histoire n'aurait pas pu tourner tout autrement qu'elle n'a évolué. N'oublions pas qu'il a disparu sans avoir pu achever un édifice dont les premières lignes étaient grandioses. La grande misère de sa vie a été d'être trop grand, trop seul, trop mal secondé. Il est trop grand pour le Pape des Médicis, pour l'Empereur sans volonté, pour les bas calculs de beaucoup de dirigeants suisses. Il dépassait trop les petits capitaines intrigants et cupides. Il faisait mauvaise figure au milieu de ces marchands de soldats dont l'argent et l'aventure étaient souvent le seul idéal. « Le monde s'effondre, a-t-il écrit, l'Eglise est sur le point de sombrer, l'Empire est au bord de la ruine, et le Pape est forcé d'acquiescer à tous les désirs des Français. » Et encore : « Les Vénitiens et les Français sont les précurseurs des Turcs, se donnent comme tels dans leur lutte contre l'Eglise, et rendent impossible toute croisade contre eux. »

En dépit de toutes les aspirations plus ou moins conscientes des nationalités, il est permis de penser que les bases de l'unité de l'Europe, telles que Schiner les concevait, auraient peut-être été une bénédiction pour les peuples. Nous reconnaissons aujourd'hui, avec plus d'acuité que jamais, quelle perte représente l'oubli de la communauté européenne. Sous cet angle de la confédération des peuples, nous comprenons mieux les motifs de sa lutte acharnée contre la France.

Ce n'était pas étroitesse d'esprit de sa part, ce n'était pas seulement fanatisme de partisan ; c'était prudence et courage, à ce moment-là, de combattre l'impérialisme d'une nation qui voulait imposer son hégémonie au reste de l'Europe. En luttant pour l'unité chrétienne, Schiner défendait les peuples contre les premières tentatives de nivellement et de sujétion. Dans le cadre du Saint Empire seulement, il voyait la possibilité de sauvegarder ce qu'on voudrait appeler un certain fédéralisme européen.

Quant à l'énergie de Schiner, nul n'en a jamais douté, ni parmi ses amis, ni parmi ses ennemis. Il se sentait la force d'agir sur

les destinées de son temps et aucun insuccès, aucune défaite ne l'a découragé. Il n'est jamais vaincu, jamais exalté. Il peut tour à tour « rencontrer triomphe après défaite et recevoir ces deux menteurs du même front ».

Il sait que les chances sont innombrables et que les moyens sont partagés ; que, pour une combinaison qui échoue, bien d'autres restent possibles. Grand joueur, il risque et gagne, risque et perd. Rejoue, regagne. Son premier adversaire, Louis XII, après ses premiers succès en Italie, se croyait tout permis et se montre aux Suisses tellement sûr de lui, qu'il les exaspère et permet à Schiner de les soulever contre lui. Premier succès important à la Diète de Lucerne, suivi immédiatement d'échecs cuisants. La malheureuse expédition de Chiasso et la levée de mazze dans son propre pays. Evasion misérable de Schiner auprès du Pape et retour auprès des Confédérés, transfiguré, cardinal, porteur d'argent, d'une alliance et de l'appui de Venise. Victoire rapide et brillante, Pavie et Novare, suivie bien vite de la défection de Venise et de ce malheur beaucoup plus irréparable, la mort de Jules II. Au conclave, Schiner gagne de nouveau. Le nouvel élu lui est on ne peut plus favorable. En conséquen-

ce, nouvelle alliance grandiose avec le Pape, l'Empereur et le roi d'Espagne. Le jeu était très beau, mais les partenaires étaient insuffisants. La grande campagne que Schiner entreprend pour prévenir l'attaque de la France aboutit à la défaite imméritée de Marignan. Mais si du moins l'on s'était battu, le mérite en revient à Schiner, et si François I^{er} n'ose pas trop hausser le ton, c'est encore la ténacité de Schiner qui le fait réfléchir.

Sur le plan suisse, le cardinal n'obtiendra plus l'unanimité en faveur de ses entreprises politiques et guerrières. Mais le roi de France non plus. C'est déjà un résultat appréciable. D'ailleurs, à défaut de la collaboration officielle il peut encore recourir au recrutement volontaire plus coûteux, mais plus indépendant.

Immobilisé par la désunion de ses compatriotes, il s'en va jouer son jeu sur un théâtre plus vaste, directement avec les grandes puissances. Ici encore, succès et revers alternent sans le déconcerter. La laborieuse coalition échafaudée en Angleterre ne semble donner que des espérances. Le Pape et les Confédérés se tiennent à l'écart. Mais Schiner n'abandonne aucun des avan-

tages acquis, La carte anglaise lui servira jusqu'au bout. Si Charles-Quint évince François I^{er} à l'élection impériale, c'est Schiner qui triomphe avec lui. Et immédiatement il exploite à fond les premières chances pour forcer la main aux Suisses et battre les Français avec des contingents de Confédérés que, ni la Diète, ni l'éloquence véhémence de Zwingli ne peuvent retenir. Les Français sont chassés d'Italie. Et c'est sur cette dernière perspective de victoire que se termine la longue succession d'aventures brillantes et tragiques. Que la fortune fût pour ou contre lui, il ne s'est jamais soumis à ses caprices. Sa volonté indomptable ne s'est jamais résignée, n'a jamais capitulé, n'a jamais dévié. Schiner était un chef qui savait que l'homme et le sort ne sont que des choses qu'il faut dépasser. Jusqu'au jour où la maladie l'a terrassé tout d'un coup, l'homme d'Etat n'a cessé de travailler à sa grande œuvre et le prince de l'Eglise s'est dépensé pour la réforme de la chrétienté.

Et ainsi l'on est autorisé à affirmer, sans exagération, que ses entreprises n'avaient pas pour but la satisfaction de convoitises

égoïstes. Ce serait diminuer son caractère que de vouloir expliquer sa politique uniquement par de vaines ambitions et par la soif de l'argent. Comme tous les hommes d'action, il en est réduit à utiliser l'argent, et beaucoup d'argent, pour appuyer efficacement ses efforts, mais il a le droit d'être jugé à la lumière de l'idéal qu'il a poursuivi avec une constance admirable. Nous n'avons aucune raison de ne pas le croire sur parole, quand il nous répète avec tant d'insistance que son activité est commandée par de hautes intentions et non par la cupidité. Le pape Alexandre VI ne lui avait-il pas déjà offert le chapeau cardinalice et un revenu de 20.000 écus par an ? Il refusa l'un et l'autre, comme il refusa bien d'autres propositions brillantes, pour la seule raison qu'il ne voulait pas pactiser avec la France et abandonner la cause de l'Empereur. A une époque où « l'argent commandait presque tout en Suisse » et ailleurs, où même autour des trônes, tant de gens ne songeaient qu'à trafiquer pour leur petit profit avec les belligérants, Schiner poursuit obstinément sa route. Il est la tête de la résistance contre les forces de division, d'invasion, de domination, il est le protagoniste attardé de la

grande conception traditionnelle de la société, de l'unité chrétienne.

La personnalité de Schiner a bien les qualités du chef qu'on peut souhaiter pour diriger un peuple dans les périodes troublées. Un caractère fort et souple, dont le sens du réel ne perd de vue aucune des nécessités de l'heure. Un esprit inventif et décidé pour créer les moyens indispensables de gouverner, sans se laisser séduire par les bruits et les apparences fugitives. Aux délégués de Milan qui se lamentent sur les restrictions, leur ami Schiner répond : « Notre grande entreprise (de nous défendre contre la France), doit avoir la préférence sur la mode. Il n'y a qu'à appliquer à cette campagne ce que les dames dépensent pour les traînes et la parure : *oportet bibere calicem, vultis aut non vultis* ». Quand le vin est tiré, il faut le boire. — Schiner est le type du chef tenace, pratique, incorruptible, qui préfère l'exil et la misère plutôt que de reculer d'un pas sur le chemin du devoir qu'il s'est tracé.

Si seulement notre pays avait trouvé à tous les mauvais moments de son histoire des chefs de cette trempe, de cette géniale énergie !

Le chroniqueur Anshelm de Berne a bien raison d'admirer « sa fidélité inviolable au parti de ses supérieurs, le Pape et l'Empereur, et sa volonté loyale d'être pour ses compatriotes un vrai Confédéré. Il aurait volontiers travaillé à leur grandeur en les détachant de la France. Il fut du moins toujours prêt à les servir sincèrement, avec une constance que rien, ni la pauvreté, ni le malheur, ni l'argent de ses ennemis, ni leur succès ne put fléchir. Rien, jusqu'à la mort, n'a pu le détourner de cette résolution, ni le corrompre. » Avec le chanoine Eggs, dans son *Histoire du Valais au moyen âge*, nous n'hésitons pas à dire : « Le Cardinal Schiner est un des plus grands hommes de la Suisse, et il reste le plus grand Valaisan. »

Dans son livre sur Nicolas de Flue, Henri Federer a mis en parallèle deux maisons de paysans.

« Je me suis arrêté, dit-il, devant la maison de Schiner à Mühlebach et devant la maison de frère Nicolas à Flueli. Les deux maisonnettes sont étonnamment pareilles. En bois bruni par le soleil. Plafonds bas, fe-

nêtres minuscules, portes si petites qu'on se demande comment de si grands personnages ont jamais pu en sortir. Et tous deux si ressemblants à première vue : race de paysans, âme de jeunes bergers, des poumons et des nerfs de montagnards, des idées montant comme l'aigle, victorieux, tenaces, indépendants, tous deux arrivent à peu près au même âge. Et cependant quelle différence !

» Nicolas la quiétude, Schiner l'inquiétude continuelle, celui-là tout tendu vers l'intérieur, celui-ci vers la grandeur extérieure, l'un aspire à la bure, l'autre à la pourpre, l'un n'est à son aise que dans les lieux sauvages de sa jeunesse, l'autre dans la magnificence des trônes. Nicolas de Flue un amoureux de Dieu, Schiner un amoureux de la gloire extérieure de l'Eglise; Nicolas tenant la paix, Schiner la guerre dans cette même main qui autrefois savait paisiblement traire les vaches et les chèvres. »

Federer s'attarde encore à décrire ensuite les deux tombeaux. Le tombeau de frère Nicolas au cœur de la Suisse, entouré de la vénération générale, un refuge de prière et de paix, le puissant cardinal, par contre, dormant dans la Rome lointaine... « sans

avoir rien achevé, un homme déraciné, et aucun souffle rafraîchissant de sa haute vallée ne passe sur sa pierre déserte. Pauvre enfant du Valais sous la pourpre. Riche solitaire des bois dans ton église du village de Sachseln. »

Je taquinais un jour Federer là-dessus, lui reprochant que sa passion pour l'Obwald l'avait rendu injuste à l'égard du cardinal. Schiner n'avait-il donc pas été un homme d'Etat génial, qui voyait loin par-delà les frontières de son pays, et avait accompli des exploits aux conséquences impressionnantes ? Ne lui doit-on pas la sécurité des passages des Alpes contre les ambitions de la France, la reconquête et la conservation du Tessin, l'élection de Charles-Quint à l'Empire, et celle d'Adrien VI à la papauté ? Ce sont pourtant des faits d'importance non seulement nationale, mais mondiale. Comme prince de l'Eglise, il est intervenu courageusement en faveur de la vraie réforme, et on aurait tout gagné à suivre ses directives. Et même au service de l'Empereur et du Pape n'est-il pas resté un fidèle Confédéré, lui qui disait au roi d'Angleterre qu'il voulait rester Suisse jusqu'à son dernier souffle ? A côté de l'homme de la prière

et du silence, notre existence toute mêlée de temporel n'exige-t-elle pas l'appui des hommes d'action qui peuvent agir efficacement sur le cours des événements ? La vie de Schiner montre à l'évidence quelle action puissante une volonté énergique peut exercer dans le domaine religieux et politique, quand elle est soulevée par un grand idéal.

Tout cela, Federer l'accordait de bon gré. Mais ses yeux malicieux s'animaient, tandis que ses lèvres fines laissaient échapper ce soupir : « Ah ! ces hommes politiques. »

Le 7 mai 1933, l'Association populaire suisse et le gouvernement du Valais firent ériger sur la tombe de Schiner un marbre commémoratif. Il rappelle la prudence, le courage et l'intégrité avec laquelle le grand cardinal valaisan s'est dépensé pour la cause de l'Eglise et la gloire de la Suisse.

Si Schiner était né aux bords de l'Aar ou de la Limmat, il y a longtemps que sa statue se dresserait à Berne et à Zurich. Puissent un jour ces chers Valaisans surmonter leur modestie innée, pour élever au plus grand de leurs compatriotes un monument digne de lui sur la colline de Valère. De cette hauteur, le puissant prince d'Eglise

et homme d'Etat pourrait adresser à ses compatriotes un dernier message :

« Si j'ai trouvé le bonheur, ce n'est ni dans les exploits militaires, ni dans le tapage de la guerre, ni dans les luttes et les procès, ni dans la gloire et l'opulence. Ces fumées se sont dissipées depuis longtemps. Une seule chose confère une valeur à ma vie, ma fidélité à Dieu et à l'Eglise, ma volonté inflexible de servir la patrie. *Soli Deo gloria.* »

p. 58
p. 59 sans
contre la France

BIBLIOGRAPHIE

• Le Cardinal Mathieu Schiner •, publié par les deux Sociétés d'histoire du Valais. Introduction de Gonzague de Reynold. Editions d'art Boissonnas, Genève, 1923.

Büchi-Müller, • Kardinal Matthäus Schiner als Staatsmann und Kirchenfürst •, 2 Bde. Zürich, Verlag Seldwyla, 1923 ; Kommissionsverlag Rüttschi & Egloff, Freiburg/Schweiz, 1937.

Blätter aus der Walliser Geschichte, herausgegeben vom Geschichtsforschenden Verein von Oberwallis, Brig-Sitten, 1891-1930.

Eggs Julius, • Die Geschichte des Wallis im Mittelalter •, Verlagsanstalt Benziger & Co., Einsiedeln, 1930.

Durrer Robert, • Die Schweizergarde in Rom und die Schweizer in päpstlichen Diensten •, Verlag Räber & C^{ie}, Luzern, 1927.

- Ebener Wilhelm, «Am Steuer des Abendlandes»,
Heimverlag Dressler, Radolfzell, 1933.
- Furrer Sig., «Geschichte, Statistik und Urkundensammlung über Wallis», 3 Bde., Sitten, 1850.
- Gagliardi Ernst, «Geschichte der Schweiz», 3 Bde., Orell Füssli-Verlag, Zürich, 1920-1927.
- Graven Jean, «Essai sur l'évolution du droit pénal valaisan», Pache-Varidel & Bron, Lausanne, 1927.
- Heusler A., «Rechtsquellen des Kantons Wallis», Basel, 1890.
- Imesch D., «Die Walliser Landratsabschiede», Brig, 1916.
- Pastor Ludw., «Geschichte der Päpste im Zeitalter der Renaissance», 3 Bde., Herder, Freiburg i. Br., 1907.
- Schmid Hans, «Wallis», Verlag Huber, Frauenfeld, 1925.
- Seppelt-Löffler, «Papstgeschichte von den Anfängen bis zur Gegenwart», Verlag Kösel-Pustet, München, 1933.
- Walliser Jahrbuch, 1932-1939, Brig-Visp.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Introduction	9
Le berger de Conches	13
Le patriote	25
L'évêque	31
Le seigneur	37
Diplomate et chef d'armée.	47
Schiner et François I ^{er}	57
Le drame en Valais	69
Le cardinal en exil	81
L'ombre du cardinal	101
Un caractère de chef	119

IMPRIMERIE T. GENEUX
LAUSANNE



